**Errance : une carte de l’infini**

**Contribution à la question**

**« En quoi l’errance soigne-t-elle**

**et que soigne-t-elle ? »**

**Lorenza Biancarelli**

**Sous la direction de** : Olivier Douville

**Co-Jury :** Alain Vanier

Master I Psychologie (2012-2013)

UFR d’études Psychanalytiques

Université Paris 7 Diderot

**N° étudiant :** 20801702

*“Caminante, son tus huellas*

*el camino, y nada más;*

*caminante, no hay camino,*

*se hace camino al andar.*

*Al andar se hace camino,*

*y al volver la vista atrás*

*se ve la senda que nunca*

*se ha de volver a pisar.*

*Caminante, no hay camino,*

*sino estelas en la mar.”*

Antonio Machado, chassé d'Espagne par le franquisme.

*Marcheur, ce sont tes empreintes*

*le chemin, et rien de plus ;*

*marcheur, il n’y a pas de chemin,*

*le chemin se construit en marchant.*

*En marchant se construit le chemin,*

*et en regardant en arrière*

*On voit la sente que jamais*

*On foulera à nouveau.*

*Marcheur, il n’y a pas de chemin,*

*Seulement des sillages sur la mer.*

À ces qui m’ont accompagné dans un partie de mon chemin

*Rosangela, Aureliano, Idinha et*

*Garcia.*

REMERCIEMENTS

Avec mes remerciements à Olivier Douville qui m’a encouragé et

accompagné dans l’élaboration de ce travail.

À Monti.

À ceux qui m’ont si bien accueilli dans leur habitat**.**

À monsieur Alain Vanier pour avoir accepté d’en être le co-jury.

À Bruna, Emiliano, Maria Laura, Chico, Alicinha, Zé, Conceiçao,

Ulisses, Bingo, Lina, Raissa, Anna, Thatyana pour le soutien.

**Résumé :**

« En quoi l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? » Ce travail apparaît

comme une tentative de répondre à cette question déjà posée par l’anthropologue et

psychanalyste Olivier Douville. Une conduite qui ne peut pas être discutée sans être

référée, ce qui confronte les professionnels d’accueil des jeunes et adultes errants sur

un terrain sans limite clairement établie. Un autre usage du corps, de l’espace, de la

parole et du temps, qui semble révéler une invention du sujet comme réponse à des

échecs de rencontre avec l’autre ; ou d’une relation à l’espace qui révèle une structure

psychotique. Une structuration dans laquelle l’errance se présente comme un monde

dans lequel le psychotique hors-crise peut vivre sans un glissement de sens. Dans la

mesure où la névrose est le symptôme social, l’errance apparaît comme l’occasion,

pour le psychotique hors crise, d’habiter un monde dans lequel il n’est pas

constamment sollicité à s’affronter à une « injonction » qui puisse le forcer à se

référer à une fonction paternelle et donc, à construire une métaphore délirante.

Cette orientation est importante pour discuter les projets destinés à ces sujets.

Comment, en effet, penser une politique d’accueil et un exercice de la parole qui leur

permettra, dans moments plus désorganisés, de retrouver une harmonie de leur corps

dans l’espace et ce, afin de retrouver une mobilité.

**Mots clés :**

Errance, corps, espace, psychose, route.

**Table de matières**

**Introduction 1**

**I. L’errance mobile a-t-elle toujours existé ? 4**

1.1 Une rencontre ouverte à un questionnement 6

1.2 Errants : le risque des collages des termes et la difficulté à saisir l’errance 7

1.3 Différenciation 9

1.4 Le lieu dépositaire de la parole : un outil pour essayer de différencier l’errance

Adolescente 10

1.5 Errance, fugue et nomadisme 11

1.6 Le corps dans l’errance 12

1.7 La temporalité 13

**II. Les chemins de l’errance : adolescence, exil et psychose 14**

2. 1 L’entrée dans le terrain : l’exercice de la parole 16

**III. Une rencontre errante : le cas Caminante 20**

3.1 Quelques éléments de l’enfance 20

3.2 Son discours 22

3.3 À propos de son départ de la maison 22

3.3 Les saisons 24

3.4 Points en commun 24

3.4 La musique 25

3.5 Le topo de la manifestation artistique 27

**IV. « En quoi l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? » 27**

4.1 Structure psychotique hors crise 28

4.2 L’organisation de la défense 29

4.3 La fonction du « Nom du père » 29

4.4 Le savoir psychotique et le savoir névrotique par rapport à la demande de

l’Autre 31

4.5 Les conséquences de cette différence 33

4.6 Le psychotique hors-crise est-il un sujet sans signification ? 34

4.7 Erreur et errance 35

4.8 Un exemple « des errements dans le champ du signifiant » 36

4.9 La quête dans l’errance 37

4.10 Un savoir de défense sans sujet 38

4.11 L’injonction 40

4.12 Le délire névrotique d’autonomie 41

4.13 Un savoir partiel 41

4.14 Le lieu du savoir de défense : une construction 42

4. 15 Un morceau de la carte 45

**V. Les campements 45**

5.1 Les nouveaux nomades 46

5.2 Description de l’usage du lieu 49

5.3 Les « zonards » 51

5.3.1 Musique et chiens 52

**VI. Conclusion 54**

6.1 Nouveaux horizons : l’importance de l’espace dans la psychose 55

6.2 L’adaptation de l’exercice de la parole 56

**INTRODUCTION**

Ce travail est né d’une rencontre avec un sujet erratique qui a fait naître une série de réflexions. Une conduite qui m’interroge et qui, en même temps, me semble être vitale, voire « thérapeutique » pour son fonctionnement. Il lui fallait pouvoir parcourir absolument toutes les routes, à la simple condition que sa musique puisse être entendue. Ce sens n’enlevait aucune direction de sa carte, il fallait qu’il circule. L’unique lien social que ce sujet semblait pouvoir établir avait lieu avec un groupe nomade. Un indice qui montrait que le symptôme social dominant dans notre société était difficilement supportable pour lui. L’errance de ce sujet me semble être résultat d’une relation à l’espace qui soutenait sa structure. Peut-on alors parler de « fonction psychique de l’errance ? » «En quoi  l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? » Question déjà posée par le psychanalyste et anthropologue Olivier Douville. Cette conduite a-t-elle toujours existé ou est-elle le reflet d’une époque *?* Le sujet errant a-t-il une protestation ou est-il juste conduit par une « pulsion de partir » ? Qui sont ces jeunes qui font leur vie autour de la mobilité ?

Une mobilité qui rend difficiles et peu nombreuses les recherches sur cette thématique. Ces sujets sont constamment en mouvement, ce qui demande de la part des travailleurs sociaux concernés par cette problématique un déplacement sur le terrain. Des travailleurs qui insistent sur l’impossibilité de donner une définition de l’errance, et ce, en raison d’une très grande hétérogénéité de ce que l’on « épingle généralement sous ce terme. »[[1]](#footnote-1) Ce qui justifie une série des cas qui « chacun dans sa contingence, s’inscrit dans les classes qui l’attendent. »[[2]](#footnote-2) Pour essayer de délier cette question, errance, fugue et nomadisme seront différenciés.

Ce travail est d’emblée un pari. Un pari de penser l’errance comme une tentative de solution trouvée, non pas comme une « dysfonction » ; une invention du sujet, que nous devons écouter attentivement, sans pour autant considérer ce besoin de mobilité comme étant d’emblée pathologique, mais en essayant de déterminer ce à quoi elle répond.

Pour tenter de répondre à ces questions, je me suis appuyée sur ma rencontre avec cet errant qui m’a introduit dans le groupe nomade. Comme support littéraire, trois auteurs ont été triviaux pour répondre à ces questions : d’une part, l’épistémologue Ian Hacking, et son ouvrage *Les fous voyageurs ;* d’autre part*,* Olivier Douville,psychanalyste et anthropologue expérimenté, qui travaille auprès des adolescents errants dans les mégalopoles africaines, sud-américaines et des banlieues de Paris ; et, enfin, le psychanalyste et anthropologue Contardo Calligaris qui propose une *clinique différentielle des psychoses* et décrit une relation de certains errants à l’espace qui révèle une structure psychotique.

Ian HACKIN reprend la première publication de l’histoire de la médecine (1887) sur un voyage sans fin. Celle d’Albert, un employé de la compagnie du gaz de Bordeaux, qui les trouve face à l’impératif de partir, capable de parcourir 70 kilomètres dans la journée. Albert marque une véritable épidémie des fugues, dont l’épicentre est Bordeaux, mais qui envahit la France entière. L’auteur présente cette conduite comme résultant d'une niche écologique, une « maladie transitoire ». Une entité clinique très discutée par les aliénistes de l'époque et qui reste encore très débattue aujourd’hui.

Pour tenter de comprendre la fonction psychique de l’errance, et les cas qu’elle est capable de soigner, il est nécessaire de parler des errances. Dans un premier temps, sera mentionnée une conduite qui a commencé à être rapportée par les observateurs de l'espace urbain, depuis les années 90, dans un contexte global marqué en France par l'augmentation du nombre des jeunes (20 — 30 ans) en situation d'errance.[[3]](#footnote-3)

Cette thématique sera abordée par une topologie, le « lieu comme lien » [[4]](#footnote-4) c’est-à-dire le lien qui va passer par le lieu. L’errance sera reprise, non pas dans une typologie, mais par un usage de l’espace, un usage du lieu choisi par le sujet et le type d’errance, « en fonction de l’existence et l’exercice ou non de parole humaine. »[[5]](#footnote-5) L’errance sera ainsi définie comme une conduite des sujets qui font un usage du temps, de l’espace, du corps et de la parole particulière. (O. Douville). Un usage qui témoigne d’une difficulté d’inscription et d’une transmission d’une filiation affaiblie. Un point qui rapproche l’errance adolescente, l’errance du psychotique hors crise et celle d’exilé.

Sera ainsi abordée la question de la limite de la rencontre, lorsque les frontières du dedans et du dehors ne sont pas clairement établies. Ce qui renforce l’importance du travail du psychanalyste d’aller à la rencontre des sujets erratiques. Une rencontre qui n’est réussie « que si on arrive à comprendre par où elle est manquée »[[6]](#footnote-6) et s’il y a un respect pour ce terrain dans lequel sont ces sujets.

Par la suite, le récit de la rencontre avec un errant sera narré, ce qui permettra d’aborder la question de l’errance chez le psychotique hors crise. Ce thème sera exposé, non pas du côté d’une psychopathologie de la psychose, mais afin de comprendre la fonction que l'errance peut avoir chez les sujets ayant une structure psychique autre que celle de la névrose, à ne pas rentrer dans la pathologie de sa structure.

Il sera ainsi soutenu que l’errance mobile peut permettre à certains sujets psychotiques qui n’ont jamais rencontré une crise, de ne pas s’affronter à une « injonction » susceptible de les forcer à se référer à une fonction paternelle et donc, à construire une métaphore délirante. C’est cet écart entre le symptôme de la civilisation et la frontière que la route impose qui permet au sujet de pouvoir vivre sans cette référence à la fonction paternelle, mais plutôt de se référer à un savoir qui émane de lui-même. L’art, la musique et d’autres univers se croisent dans ces routes sans fin, où le sujet met en scène sa carte psychique de l’infini. Le sujet psychotique hors crise[[7]](#footnote-7) sera conçu non pas comme un sujet sans signification, mais comme quelqu’un qui n’a pas une signification centrale, ancrée, mais quelqu’un qui a : « lui-même, pour lui-même, à chaque instant et à chaque lieu de sa vie, une signification subjective. » [[8]](#footnote-8)

Cette élucidation va nous permettre de répondre à la question de savoir pourquoi ce sujet ne crée des liens que dans le groupe nomade. Car le symptôme social dominant est la névrose ; et le psychotique rencontre toujours l’injonction de se référer à une instance paternelle. Pour mieux comprendre ce monde dans lequel le sujet peut circuler librement, une description du campement nomade sera donnée, et sera comparée avec un campement des jeunes en errance.

L’intérêt de ce travail est d’ouvrir une réflexion à la question de la prise en charge et des projets destinés à des sujets en errance. La différenciation entre errance dans la névrose et dans la psychose est ainsi une alerte. Une fois que l’errance peut soigner, stopper la mobilité du sujet et proposer à ces sujets de suivre une seule route peut être une erreur de grande gravité. L’errance remplit une fonction et nous devons parier sur la solution rencontrée par le sujet. Acceptons alors, dans certains cas, que la psychanalyse soit une route de plus sur la carte. Ce qui, en aucun cas, n’est synonyme d’une écoute moins importante.

**I. L’errance mobile a-t-elle toujours existé ?**

Les voyages sans fin et les fugues soudaines sont connus depuis toujours, mais ce n’est qu’en 1887, avec un publication de la thèse de doctorat du médecin et cycliste Philipe Tissié (1852-1935), parlant du cas d’Albert, et intitulée *« Les aliénés voyageurs, ou migrateurs »,* que le voyage considéré pathologique devient un type spécifique de folie, pouvant faire l’objet d’un diagnostic.

Cette thèse est reprise par l’épistémologue canadien Ian HACKING dans son captivant ouvrage « *Les fous voyageurs »*. C’est Albert, un employé de la compagnie du gaz à Bordeaux, qui marque le début « d’une petite épidémie de voyageurs aliénés compulsifs » [[9]](#footnote-9)dont l’épicentre est Bordeaux, mais qui envahit la France entière, l’Italie et, plus tard, l’Allemagne et la Russie. D’après l’auteur, la fugue est « étroitement liée à la maladie mentale de la fin du XIXe siècle qui a le plus attiré l’attention des historiens de la culture : l’hystérie ». [[10]](#footnote-10)

Le cas Albert illustre un mouvement qui démarre en 1887 et qui continue d’être sous les feux de la rampe, avec quelques différences cependant. Dès lors qu’il entend un nom de lieu, Albert se sent poussé à se mettre en route, capable de parcourir jusqu’à 70 kilomètres à pied dans la journée. Ces voyages prennent fin quand « il est stupéfait de voir l’état où il est tombé, souvent sans sou, parfois en prison.» [[11]](#footnote-11) Il cherche ensuite du travail et se débrouille pour rentrer à la maison, souvent dans des conditions extrêmement difficiles. Son retour à la vie « normale » dure le temps qu’un nom de lieu tombe encore une fois dans son esprit ; Albert alors, reprend toute sa démarche.

Il y a malgré tout quelques points fixes sur lesquels le voyageur va s’appuyer, une que fois que l’épuisement de son corps parle plus fort que ses oreilles entendant des noms des villes. Il retourne toujours à Bordeaux. Nous verrons que le corps, dans ce type de conduite, est l’unique maître capable d’ordonner l’arrêt.

Souvent, Albert perd ses papiers d’identité, comme dans une tentative de perdre son identité elle-même. Il est présenté comme un sujet qui peut tout perdre, qu’il s’agisse de ses souvenirs à son identité, mais jamais sa « pulsion de partir ».

Pendant plus de vingt ans, la fugue pathologique, qui n’existe qu'en Europe, est devenue une entité clinique très discutée par les aliénistes de l'époque, avant de disparaître. Selon HACKING, la « fugue pathologique » serait une maladie transitoire. Les cas diagnostiqués se retrouvent dans des régions très spécifiques, principalement en France, pays qui reste considéré comme étant le centre de la fugue. D’après mes lectures, il ne me semble pas que cette conduite ait disparu. Nommée autrement, l’errance existe encore bel et bien. En effet, nous sommes encore aujourd’hui face à des jeunes qui ont cet impératif de partir. La France, et surtout Bordeaux, continuent d’être un pôle d’errants. Ce constat ouvre la voie à une discussion et à des questionnements très importants.

L’auteur fait une analyse du contexte social de l'époque, la fin du XIXe siècle en France. Un contexte marqué par deux phénomènes sociaux importants : « le tourisme romantique et le vagabondage criminel. » Le vélo est une invention qui marque cette époque. Selon l’auteur, les fugueurs existent, entre les touristes et les vagabonds. La plupart des fugueurs ne sont pas des aventuriers, il s'agit pour l'essentiel d'ouvriers honnêtes ou de travailleurs issus de la classe moyenne. Plutôt que de parler de construction sociale de la fugue, l’auteur présente cette « maladie » comme résultant d'une niche écologique, une métaphore sur les conditions qui permettent à la fugue, dans le cas présent, de se développer. HACKING soulèvera quatre « vecteurs de la niche écologique de la fugue » : « la taxonomie médicale », qui tourne autour de son origine épileptique ou hystérique ; la « polarité culturelle » (les maladies mentales transitoires se situent sur un axe vice/vertu entre deux éléments culturels), qui est celle du tourisme et du vagabondage ; l'observabilité, car le trouble doit être visible ; et enfin le désir d'évasion.

La « fugue dissociative » figure dans les manuels des années 1990 de Association et de l’Organisation mondiale de santé. Les critères du diagnostic du DSM-IV sont les suivants :

«  A. La perturbation principale est un départ soudain et inattendu du domicile ou du lieu de travail habituel, s’accompagnant d’une incapacité à se souvenir de son passé.

B. Confusion concernant l’identité personnelle ou adoption d’une nouvelle identité (partielle ou complète).

C. La perturbation ne survient pas exclusivement dans le cours de l’évolution d’un Trouble dissociatif de l’identité et n’est pas due aux effets physiologiques d’une substance (par exemple, une substance donnant lieu à un abus, un médicament) ou d’une affection médicale générale (par exemple, l’épilepsie temporale).

D. Les symptômes sont à l’origine d’une souffrance cliniquement significative ou d’une altération du fonctionnement social, professionnel, ou d’autres domaines importants. »[[12]](#footnote-12)

L’intérêt de ce travail est non pas de classifier, encore une fois, le besoin de certains sujets d’être en constant mouvement comme étant pathologique. Il s’agit plutôt d’étudier la question de l’errance mobile, de penser ce mouvement dans la subjectivité du sujet, d’analyser la solution que l'errance peut représenter pour certains sujets ayant une structure psychique autre que celle que du symptôme de notre civilisation. Il s’agit de penser l’errance comme une tentative de solution et non pas comme une « dysfonction ». Parions alors sur l’errance comme une invention du sujet à écouter attentivement, sans pour autant considérer ce besoin de mobilité comme étant d’emblée pathologique, mais en étant capable d’écouter ce à quoi il répond.

**1.1 Une rencontre ouverte à un questionnement**

Cette question est apparue après avoir « accompagné » un sujet errant, qui passait des moments avec un groupe nomade, mais qui parcourait aussi de nombreuses routes hors du groupe, des routes « orientées » par un sens qu’il a pu construire, qui ne l’empêche d’aller nulle part mais qui l’oriente vers quelque chose : le sens donné par sa musique. Un sujet qui témoigne d’une disponibilité à parcourir absolument toutes les routes à la simple condition que sa musique puisse être entendue quelque part. Je l’ai accompagné dans une partie de cette errance, dans laquelle toutes les propositions, toutes les invitations, et tous les échos qu’il entendait en provenance d’endroits lointains étaient possibles. Chaque chemin pouvait devenir son chemin, sans trop d’empêchement. L’infini de la carte était sa géographie.

Quelque chose dans mes observations m’emmenait vers un chemin très différent de la majorité des travaux sur cette thématique. L’errance de ce sujet me semblait aller plutôt dans un mouvement de soutien de sa structure, que « dans un vide mortifère», comme le décrit le sociologue François CHOBEAUX dans son ouvrage *Les nomades du vide*. Un travail très intéressant qui nous donne une cartographie du mouvement des jeunes en errance apparaissant sur la « scène sociale » de la fin des années 1980 et qui se qualifient de « zonards ». La naissance de ce groupe, selon l’auteur, est expliquée par les

« différences et inégalités régionales de développement social et économique (…), vide politique des propositions correspondant aux rêves de vie des ces jeunes, effets d’incertitudes professionnelles et sociales et des difficultés de construction puis solidification d’une vie d’adulte stable. »[[13]](#footnote-13)

Cette clarification est, certes, importante, mais nous verrons que certains départs n’ont pas seulement pour origine une insatisfaction ou une faille du contexte politico-social. La « pulsion de partir » peut être le résultat d’une protestation du sujet qui ne se sent en nul lieu pouvoir rencontrer autrui[[14]](#footnote-14) ; ou, comme nous allons le voir, une relation à l’espace qui révèle la structure psychotique.

**1.2 Errants : le risque des collages des termes et la difficulté à saisir l’errance**

Il est extrêmement difficile de parler de cette population qui est constamment en mouvement et qui attire le regard des groupes sociaux en raison de leur situation de précarité et de leur consommation de drogues. Le CEMEA (centres d’entraînement aux méthodes d’éducation active), parmi d’autres groupes sociaux, est sollicité pour trouver des solutions d’accueil et d’accompagnement social et proposer de nouvelles réponses institutionnelles et professionnelles à ces groupes.

Cette population de la route, qui ne se conjugue pas au singulier, est décrite par l’organisme de recherche TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) comme « une population jeune, nomade ou en situation d'errance, aux conditions de vie plus ou moins précaires, inscrite souvent dans des polyconsommations et recourant ponctuellement à des dispositifs sanitaires ou sociaux d'urgence. »[[15]](#footnote-15) Ces termes seront clarifiés, mais cette description illustre bien la complexité de l’errance qui amène chaque groupe de recherche à coller à ces jeunes des classifications. L’errance erre dans les termes.

Tous les professionnels qui sont confrontés à la question de l’accueil des jeunes et adultes « errants » insistent sur l’impossibilité de donner une définition de l’errance en raison d’une très grande hétérogénéité de ce que l’on « épingle généralement sous ce terme. »[[16]](#footnote-16)Les termes « fluctuent » et tombent souvent dans une approche composée de « catégorisations des publics cibles ». Ce qui justifie une série des cas qui « chacun dans sa contingence, s’inscrit dans les classes qui l’attendent. »[[17]](#footnote-17)

Nous ne pouvons pas parler d’errance sans la référer : l’errance en tant que symptôme[[18]](#footnote-18) d’une structure ou d’un échec de lien. Il s’agit d’une conduite qui dépend d’une série de composants : le moment de la vie, si l’errance a lieu en groupe ou individuellement, si elle se positionne dans des « lieux de parole humaine » ou pas. Elle peut être très risquée : à la fois dans une plasticité sans limite et dans une rigidité qui empêche justement d’errer. [[19]](#footnote-19) Elle peut être un passage nécessaire pour la construction de la subjectivité du sujet, ou ne pas avoir de fin, selon la structure psychique de l’individu.  C’est la raison pour laquelle nous préférons réaliser, non pas une typologie, mais plutôt une topologie et étudier cette question par l’usage de l’espace.

**1.3 Différenciation**

D’après mes lectures, l’errance continue d’être un terrain sans bord. Cette difficulté va laisser sa trace dans tout le travail. Ceci m’amène à penser que nous sommes tous concernés quand nous souhaitons nous attaquer à cette problématique. Je voulais donner au lecteur une boussole pour suivre mes écrits, en faisant une distinction entre les différents types d’errances auxquelles les auteurs avec lesquels j’ai travaillé font référence. Il faut remarquer la grande difficulté, car les chemins de l’errance sont variables, évolutifs, diversifiés. Comme le souligne F. CHOBEAUX, « les générations changent, le social évolue, les politiques publiques se transforment. » Pour parler de l’errance qui soigne, il m’est nécessaire de mentionner aussi les errances dites « pathogènes ».

O. DOUVILLE, psychanalyste et anthropologue, nous a permis de saisir l’errance dans une topologie très fine en lien avec les « lieux de parole humaine » et le type de mouvement : l’espace est également porteur de traces psychiques et des logiques du rapport à l’autre. Cependant, l’auteur distingue deux « réalités kinesthésiques » sur l’expérience émotionnelle de l’espace :

* « les trajets de nomadisme ou d’errance active tels qu’étudiés par F. Chobeaux (2001) ou M. Parazelli (2002)
* les errances pathogènes de certains jeunes qui suivent une lancée rectiligne, sans qu’aucune incurvation ou dérivation signifiante ne leste le cheminement dans le sens d’une direction voulue et espérée. » [[20]](#footnote-20)

L’errance mobile du « psychotique-hors crise » est une conduite qui peut venir modifier cette différentiation, car nous allons parler d’un sujet dont l’horizon des significations n’est pas organisé autour d’une unité de mesure possible, ce qui lui donne une plasticité pour circuler dans toutes les positions.

Olivier Douville s’occupe de l’errance qui touche certains adolescents rencontrés dans les rues des mégalopoles africaines et sud américaines, ainsi que des jeunes de la banlieue de Paris. L’errance qui m’intéresse, c’est l’errance mobile des jeunes ; une errance qui subit peut-être les mêmes impératifs que ceux mentionnés par le psychanalyste, mais à la place d’errer dans la cité, les errants vont devoir parcourir des kilomètres et des routes sans fin. Le fait de parler d’une errance différente de celle rencontrée par l’auteur n’annule en aucun cas le caractère utile des informations qu’il nous a fournies pour repérer la façon « de prendre lieu ».

**1.4** **Le lieu dépositaire de la parole : un outil pour essayer de différencier l’errance adolescente**

D’après mon expérience, s’il y a un début pour entrer dans ces terres, c’est par une observation du lieu où ces jeunes vont se poser et, surtout, la construction du campement. Olivier Douville nous révèle un outil fondamental pour commencer la topologie de l’errance adolescente : la question du « lieu de parole humaine », en faisant un lien entre le lieu choisi par le sujet et le type d’errance « en fonction de l’existence et l’exercice ou non de parole humaine. »[[21]](#footnote-21) La présence humaine est un critère de base. Dans quel lieu de la ville ces jeunes vont-ils se positionner ? Des « très hauts lieux de la parole humaine ». Pour l’auteur, la Mosquée est un bon exemple de lieu où les « mendiantes » s’occupent de certains adolescents et enfants errants. D’autres lieux sont intermédiaires, où l’humain est caractérisé moins par le fait qu’il parle, mais par le fait qu’il passe : il en va ainsi des gares routières et ferroviaires ainsi que des aéroports. Et un troisième lieu qui serait marqué par le fait d’une présence humaine qui laisse des indices, quand elle n’est pas désertée : les parkings, les friches et les terrains vagues.

La familiarité de l’environnement et sa subjectivité apparaissent comme le dernier rempart contre le risque d’être totalement désorienté. À mon avis, cette relation minimale avec l’espace existe dans toutes les errances. Le psychiatre J. D LECCI indique un retour habituel de certains sujets sur les lieux de leur histoire, avant de le perdre dans un déclanchement. « L’inventaire » des lieux décline souvent son histoire affective. « Le palier choisi pour s’endormir sera celui d’un ancien amour. Le banc public sera celui du jardin au centre du quartier où on a habité, où on est reconnu. Une ultime résistance existentielle avant de sombrer. Un dramatique SOS.»   [[22]](#footnote-22)

**1.5** **Errance, fugue et nomadisme.**

Il est trivial de différencier l’errance, la fugue et le nomadisme, sans oublier toutefois que l’un peut, éventuellement, amener à l’autre, comme nous le verrons avec le cas étudié dans la suite de ce travail.

Ces trois conduites sont éclairées à partir de la question du « prendre lieu », de la manière dont le lieu va être investi et dont le rapport à l’autre va se faire, en passant par ses glissements.

D’après O. Douville, **la fugue** a, pour les jeunes (pré-adolescents entre 13 et 14 ans), le sens d’une coupure, pour revenir ensuite à la maison en tant que sujet qui a changé. Un besoin « d’expérimenter un lieu de repli, de retrait ». L’adolescence, en tant que moment de passage du sujet de « l’Autre familial » à « l’Autre social », ouvre une série de questionnements chez l’adolescent sur son inscription dans le lien social, sur « ce qu’il peut recevoir et ce qu’il peut transmettre ». Ces fugues peuvent indiquer un risque d’errance, mais ce n’est pas toujours le cas : la fugue, c’est quitter un endroit pour y revenir,  pour monter aux parents que celui qui est parti n’est pas le même au retour.

**Le nomadisme** est conçu, pour l’auteur, non pas comme une absence de maison, la maison étant un usage du lieu, « une façon de découper humainement le lieu. »[[23]](#footnote-23) Les endroits choisis comme points d’arrêt pour les nomades ne sont pas le résultat d’un corps fatigué, « au bout du rouleau » mais apparaissent comme des lieux de mémoire. Des endroits qui laissent la possibilité d’être « revisités physiquement et psychiquement ». Une organisation du campement est mise en place au niveau de l’occupation de l’espace géographique, spirituel et symbolique. Le nomadisme « dépose et inscrit la dimension transcendantale du lieu. Il n'y a pas d'usage plus averti de ce qu'est une maison humaine que le nomadisme ».[[24]](#footnote-24) L’auteur le différencie de **l’errance**, cette dernière étant entendue comme « une ruine de l'habitat, de la maison. Il n'y a pas un pari fait pour que la maison devienne un peu plus intelligente, ayant effondrement graduel du lieu. »[[25]](#footnote-25)

Pourtant, ces frontières peuvent paraîtres encore floues dans certains cas. Guy Debord développe « Psycho-géographie » (1953), qui propose une « étude des lois exactes, et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. » [[26]](#footnote-26) Il nous semble que cette façon dont le psychisme « prend corps dans le lieu  »[[27]](#footnote-27) est mobile. Ainsi, un errant peut devenir nomade ; cela peut être une réponse à quelque chose dans le psychisme qui a pu s’organiser autrement et qui va « s’articuler » dans l’espace. On peut interpréter cette distinction comme des phases par lesquelles le sujet peut passer dans son errance. Ces phases sont susceptibles de venir colorer le psychisme, investir le lieu, mais ce lieu peut aussi donner corps ou dissoudre une organisation psychique. Des liens qui peuvent se dégrader et qui vont entrainer un désinvestissement du lieu. Nous comprendrons mieux cette idée en parlant du cas développé dans la suite du travail. Un jeune dont le départ de la maison apparaît comme une fugue et qui passe par ce que nous appelons : « des phases nomades » mais qui gardent encore des traits de fugue. Avec lui, nous verrons comment l’espace, le groupe nomade peut être un support organisateur au niveau psychique.

**1.6** **Le corps dans l’errance:**

Dans son étymologie, le mot errance vient du verbe errer : l’action d’errer çà et là. L’errant vient de l’ancien verbe errer, « marcher, aller », du bas latin d’itinéraire « voyager ». Pour obtenir une définition globale de l’errance, il me paraît plus pertinent de définir cette dernière d’une manière plus ample, comme des sujets qui font un usage du temps, de l’espace, du corps et de la parole particulière (O. Douville).

Un corps qui sera le dernier point d’arrêt d’Albert comme d’autres errants. Un corps qui, plusieurs fois, va stopper la mobilité, un corps qui ordonne l’arrêt sans discuter, qui se jettera prenant la forme de la moindre chose que l’espace peut offrir : une chaise, un carton, un coin entre des murs. Un corps qui va se faire porte-parole d’une voix sans souffle, un corps qui imposera dans la carte les bandes d’arrêt d’urgence : ici et maintenant, puisqu’il est sur le coup de la fatigue, « au bout du rouleau ». Ce qui sera expliqué par le psychanalyste comme le résultat d’une abolition du registre de la demande à l’Autre et celle de l’Autre :

« Abolition masquée parfois par les politiques anonymes et efficaces  d’assistance, crée  un rapport au corps à la fois trop erratique et trop réel. L’organisme consent peu et mal à accorder les faveurs de ses découpes au fonctionnement du rythme et de la pulsion. Le corps se fragilise, il se morcelle pour autant que s’abolit la présence d’un autre proche et langagier. Des enfants qui ne sont pas entendus dans leur qualité vont envoyer des signes d’alarme avec leur corps. »[[28]](#footnote-28)

**1.7 La temporalité**

Une temporalité qui sera donnée par l’espace. Un espace qui conditionne, mais qui oriente très pauvrement.[[29]](#footnote-29) Des mémoires liées à des lieux qui fluctuent dans l’infini, sans dates, toujours référés à la voix qui redémarre une nouvelle reconfiguration du corps dans l’espace : partir, « s’échapper, s’en aller, se lancer.» Le futur n’est pas une question, l’ici ne vient pas du là-bas. Certains donnant l’impression d’être « exilés du temps » (expression de M. J Segers).

« Il est, tout entier, ce trajet qui lui colle à la peau et inscrit son individualité.Qu'il le proclame ou le taise, son trajet se confond avec sa réalité géographique. (…) Avec l’itinérant, le verbe se fait geste, le discours est chorégraphié. »[[30]](#footnote-30). Cette conduite apparaît comme « une réponse et un effet/ou en effet au malaise actuel dans les rapports sociaux »[[31]](#footnote-31), mais aussi une tentative de guérison. Et c’est la façon dont le sujet fait usage de ce lieu, des liens (qu’il peut ou pas établir), de ce que le lieu a à offrir, la fabrication du temps par l’espace, qui permet de commencer à avoir des traces de l’errance.

À l’instar de l’adolescence lors de laquelle les modifications réelles du corps pubertaire vont changer la manière d’aborder l’espace du dehors,[[32]](#footnote-32) tous ces éléments nous donneront des pistes pour répondre à la question déjà posée pour O. Douville : « En quoi l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? ».

**II. Les chemins de l’errance : adolescence, exil et psychose**

Pour Marie–Jeanne Segers, dans son ouvrage « *De l’exil à l’errance*», le point carrefour de l’errance des adolescents et des psychotiques concerne, lui aussi, l’exil, car l’errance c’est :

« exil plus radical. À la fois exil intime et exil de tout lieu, au sens d’un espace investi psychiquement, et l’exil du temps dont la durée n’est plus définie par la succession des moments significatifs. Il n’y a dans ce cas, ni ici ni là-bas, seulement un déplacement qui semble rassurer le sujet. »[[33]](#footnote-33)

Dans un temps qui peut être un temps de passage ou se fixer, ces trois errances sont cependant différentes ; mais elles vont donner différentes réponses à la question d’un « défaut d’inscription, et plus justement encore comme l’impossibilité pour le sujet de surmonter un défaut d’inscription le concernant dans son être et aussi dans sa filiation. »[[34]](#footnote-34) Un défaut qui laisse l’exilé sans un avant, qui complexifie, rend impossible l’écriture de l’après, un sujet qui risque de rester tout la vie dans un couloir de passage sans ici ni là-bas ; une filiation absente pour le psychotique qui sera le sujet d’une carte de l’infini, une relation à l’espace dans une circulation libre et sans mesure ; des liens ratés qui poussent les jeunes à errer durablement.

Des distinctions qui vont nous permettre de comprendre dans quels cas l’errance peut soigner ou buter sur une grande souffrance psychique, s’il y a une « fonction psychique de l’errance  et dans quel état se trouve le sujet lorsqu’il n’est pas supporté par une rétilinité  de l’espace ».[[35]](#footnote-35) Sachant que quand Olivier Douville parle de « fonction psychique de l’errance », il parle d’un essai de rigueur dans cette conduite, une rigueur pour trouver, au bout d’un « épuisement », une possibilité de rencontre « dans ce monde », une fois que le recours à la famille et aux amis est épuisé. Une recherche de rencontre qui n’est pas complètement déconnectée d’une inscription, certes défaillante, mais qui surprend par ce nouveau pays à la frontière duquel ils resteront.

« Lorsque tout un peuple abandonne son habitat, pour en chercher un nouveau, ce qui se produisait fréquemment aux époques primitives de l’histoire humaine, il n’atteint certainement pas dans sa totalité le nouveau pays. Abstraction faite d’autres causes de déchets, il a dû arriver fréquemment que de petits groupes ou associations d’émigrants, arrivés à un endroit, s’y fixaient, alors que le gros du peuple poursuivait son chemin. [...] Lorsqu’un peuple en a laissé en cours de route de forts détachements, les fractions plus avancées auront une tendance, lorsqu’elles seront battues ou qu’elles se seront heurtées à un ennemi trop fort, à revenir sur leurs pas pour se réfugier auprès de ces détachements. Mais ces fractions avancées auront aussi d’autant plus de chances d’être battues que les éléments restés en arrière seront plus nombreux. »[[36]](#footnote-36)

Métaphore de Freud sur les mouvements psychiques et leurs transformations. Dans l'errance du voyage, des "bouts de Moi" restent fixés à certains endroits, dans certains lieux.  D’une part, nous retrouvons le mouvement de conquête de nouvelles terres, de nouvelles positions, de leur défense et des combats renouvelés dont l’issue est toujours incertaine. D’autre part, nous retrouvons, la conservation ou l’anticipation dans les formes présentes, des formes antérieures et ultérieures qui, de l’intérieur de la forme actuelle, travaillent à la défaire en la déformant.

L’errance devient risquée à partir du moment où ce mouvement d’errer sans but, sans objet, peut se fixer ; le sujet est alors uniquement dans la création des phénomènes de répétition, mais de répétition vide. En même temps, on est confronté à une question : Freud nous rappelle à ce propos la stase libidinale, qui est par excellence pathogène et ce, quelles que soient les raisons pour lesquelles elle s’arrête.

La puberté est un moment particulièrement compliqué où il y a une accumulation de libido, alors que l’adolescent n’a pas nécessairement la possibilité d’utiliser cette libido (interdit civilisateur) et n’a pas forcément à sa disposition les capacités pour la sublimer.L’errance dans l’adolescence n’est pas une solution trouvée par le jeune pour donner un destin à cette libido en grande quantité, une fois qu’il y a eu un échec de la parole, une parole qui pouvait remettre quelque chose en mouvement. Dans ce point de vue, l’errance serait-elle cette répétition vide ou une tentative de « vidage » pour éviter une accumulation ?

L’errance serait le temps de l’adolescence, temps dans lequel l’adolescent doit errer entre la famille, le clan et la cité. Et l’impossibilité de cette dernière rend « l’existence insupportable lors de ce passage adolescent.» [[37]](#footnote-37) L’auteur se demande si certaines errances, celles des jeunes qui se retrouvent dénutris, drogués, « au bout du rouleau », ne sont pas justement des empêchements d’errance.

« Des empêchements pour le sujet, d’avoir une certaine plasticité de l’exploration, une certaine plasticité du passage d’un lieu à l’autre, une certaine plasticité à se poser pour un moment, dans l’univers transitionnel, très peu défini, où il n’est pas trop assigné à faire quelque chose. » [[38]](#footnote-38)

Il est important de souligner que, quand nous parlons ici de l’adolescent, c’est l’adolescent dans la névrose. Nous allons voir que, dans la psychose, tout ce fonctionnement est distinct, cette répétition de bouger sans arrêt sera une possibilité pour le sujet de circuler dans plusieurs significations, sans s’inscrire dans un seul chemin, ce qui pourrait justement le « soigner ».

**2. 1 L’entrée dans le terrain : l’exercice de la parole**

L’expérience de l’anthropologue-psychanalyste lance une écoute et un regard minutieux d’un terrain-écran d’un « désordre de l’orientation des corps dans l’espace ». [[39]](#footnote-39) Les jeunes errants, désertés, parcourent les routes infinies ou les infinies de la cité  qui se ressemblent toutes dans un rappel : que nul endroit « n’est plus supposé de lieu pouvant accueillir les sujets ».[[40]](#footnote-40) Mouvement qui rapproche ces jeunes des exilés, qui refusent de traverser les portes des centres d’accueil et restent à la marge de leurs « histoires dilapidées ». Le couloir devient alors l’unique endroit possible pour déposer des bouts d’histoires sans inscription, un endroit de passage pour un passant déraciné.

Que ce soit dans des campements, quartiers de la banlieue, usines désaffectées, « il appartient dès lors au psychanalyste d’aller à leur rencontre. »[[41]](#footnote-41) Quand on parle d’errance, le psychanalyste doit adapter le cadre dans lequel il compte inscrire l’exercice de la parole. À cet égard, les analyses réalisées par certains auteurs qui ne sont jamais allés sur le terrain, à l’exemple de la psychanalyste Chantal Brand-Gaborit, doivent être prises avec beaucoup de circonspection :

« Ces jeunes, nous ne les voyons que très rarement dans nos cabinets d’analystes. Mon observation clinique s’appuiera donc sur ce que je suis amenée à entendre en écoutant des équipes éducatives, et plus particulièrement des éducateurs du service dans lequel j’interviens comme psychologue. »[[42]](#footnote-42)

La conclusion à laquelle arrive l’auteure n’est dès lors pas étonnante. Elle conclut que la population des jeunes errants n’est pas homogène mais qu’il existe des traits communs qui les ont amenés à la rue. Ils ont pour point commun leur   
« attirance pour la précarité, comme s’ils la recherchaient alors qu’ils n’y sont pas condamnés.»[[43]](#footnote-43)Le but de ce travail est justement de délier cette question qui est extrêmement complexe pour parvenir, non pas à des réponses simples, mais à des questionnements. Est-ce que ce que l’auteure appelle « l’attirance pour la précarité » n’est pas le résultat d’un échec du lien social qui laisse certains de ces jeunes sans un vrai choix ? Ne sont-ils pas condamnés ? Je ne pense pas, certains des ces jeunes sont justement sur un impératif qui les empêche de s’inscrire dans un endroit, quel qu’il soit. Y a-t-il une recherche ? Oui, je parie sur le fait que, dans cette conduite, il y a bien une recherche, mais beaucoup plus complexe et douloureuse qu’une simple recherche d’une situation de précarité dans laquelle ils ne sont pas inscrits. La précarité, certes, est une question dont nous devons nous préoccuper, mais si nous cataloguons ces jeunes d’emblée par la situation de précarité dans laquelle ils sont, notre possibilité de rencontre est très réduite.

Cette rencontre se fait sur la « limite » et peut être très intrusive une fois que l’espace habille les corps, que les dedans et le dehors ne semblent pas tout à fait instaurés. Je pense que les premières rencontres se jouent sur une limite : celle que le terrain impose. Cette question touche aussi l’exilé, qui est dans un mouvement de  projection hors de lui-même, caractérisé par le psychanalyste M. J. SEGERS comme une absence de correspondance entre un dedans, vécu intime, et un dehors, espace concret toujours symbolique, comme la demeure ou le domicile. Ne plus être touché par une accroche symbolique est précisément ce qui est investi. C’est ce que nous voyons avec l’adolescent qui refuse d’être assigné : aucune appartenance, aucune identité.

Au psychanalyste d’être sensible aux frontières invisibles des lieux physiques qui séparent deux espaces psychiques, qui, peu à peu avec la parole, peuvent constituer un même terrain. Il faut d’abord partir de la périphérie de l’espace, par les bords, et attendre, avant qu’une rencontre puisse avoir lieu. S’il n’y a pas un certain respect pour l’espace occupé par ces jeunes, on est rejeté. Il faut en effet un recul pour qu’ils puissent supporter notre présence. Dès que cette présence respecte une limite, quelque chose comme un lien, une rencontre peut se créer. Cette dernière n’est réussie « que si on arrive à comprendre par où elle est manquée. »[[44]](#footnote-44) C’est d’abord en partant de ce qui met en « échec le lien », que l’on arrive à en créer un nouveau. Heureusement, il n’existe pas une formule sur la manière de créer du lien ! Et dans cette recherche, le psychanalyste est, lui aussi, concerné dans la « fonction psychique de l’errance ».[[45]](#footnote-45)

L’inexpérience du jeune analyste donne une « plasticité » qui peut lui permettre d’entrer dans certains terrains sans pour autant entrer dans des idéaux. L’apport de l’anthropologie est aussi un élément de plus dans la « boîte à outils », ce qui va permettre de comprendre la façon de « prendre lieu » de ces jeunes, qui n’est pas convenable selon les époques, les cultures et les générations[[46]](#footnote-46).

Cet exercice de la parole, d’abordage des ces jeunes erratiques doit partir sur deux présupposés. Selon l’anthropologue, il convient de les aborder comme porteurs d’un choix, comme s’il y avait eu une élection du domicile, là où ils sont, ce qui n’est pas du tout certain, ajoute-t-il. Ensuite, il propose de « privilégier » une « approche non déficitaire  du sujet. » En d’autres termes, il s’agit de ne pas le prendre comme le sujet qui « qui n’a pas réussi à s’insérer», à fixer un itinéraire, etc. [[47]](#footnote-47), l’errance pouvant être une réponse à quelque chose.

Malgré le peu de clinique et d’expérience du terrain, les indications d’Olivier Douville sur cet abordage me semblent très pertinentes. J’en expliquerai la raison ultérieurement. Ma première rencontre avec un errant a eu lieu hors du contexte clinique. Je n’étais pas dans une position d’analyste et peut-être est-ce pour cela que toute une réflexion a pu se construire autour de l’errance. Mes premières paroles allaient vers des questions orientées par rapport à la temporalité, surtout le futur : « d’où tu viens et où tu vas ? » Des questions, certes, naïves et intrusives, mais surtout impossibles à poser à un errant. Par la façon dont il m’a regardé, j’ai compris immédiatement qu’aller vers ces questions réduirait à néant toute possibilité de rencontre. J’ai pu contourner la situation en détournant le thème et en parlant de l’endroit où nous étions. Ceci pouvait correspondre davantage au sujet qui, comme un caméléon, prenait le coloriage de l’endroit où il était, capable de dormir à n’importe quel moment de la journée derrière un banc de la place ou s’effondrer dans le sable.

« Si on fait l’hypothèse qu’il y a du sujet, on va l’aborder comme si ce sujet était encore lié au champ de l’acte posé, qu’il avait élu domicile et on pousse même l’audace à proposer que cette errance soit un essai de rigueur pour trouver au bout d’un épuisement, une possible bonne rencontre.(…) Ce lieu où ils ont échoué, traitons-le comme un domicile. Ce paysage psychique qui semble atténué, traitons-le comme un essai de rigueur. Et ce sujet qui semble désespéré au contact avec l’autre, traitons-le comme un être en mouvement et venons à sa rencontre avec l’idée qu’il pourrait quand même y avoir une bonne rencontre pour lui. »[[48]](#footnote-48)

**III.  Une rencontre errante : le cas Caminante**

Nous allons partir du cas observé pour ensuite évoluer vers la problématique : « En quoi  l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? »

Il faut préciser que ce n’est pas un cas clinique, puisque nos rencontres ont eu lieu à plusieurs reprises, hors d’un contexte analytique. Je l’ai « accompagné » [[49]](#footnote-49) dans une partie des routes infinies qu’il pouvait parcourir. Il m’a fait part de quelques souvenirs. Je vais m’appuyer, pour développer son récit, sur mes observations et les notes prises lors de nos conversations. J’ai eu a chance de rencontrer son père qui vit dans un camion depuis 8 ans ainsi que sa sœur.

Nos premières rencontres ont eu lieu pendant l’été, sur une île de la Méditerranée, et ensuite dans le sud de la France, à la fin de l’automne. Il est important d’indiquer la saison de nos rencontres, car le mode de vie va évoluer en fonction.

Caminante vit sur la route depuis 15 ans. Il peut s’intégrer dans un groupe nomade dans lequel il a des connaissances, mais il voyage aussi tout seul. Quelque chose qui a marqué d’emblée cette rencontre est la fréquence du mot « échapper » dans son vocabulaire. Tout ce qui pouvait représenter le mouvement de passer à une autre chose, soit dans son discours, soit vers un autre espace physique, était marqué par le « je m’échappe ».

**3.1 Quelques éléments de l’enfance**:

Sa naissance est décrite par son père comme un « empêchement » de son départ en voyage. Monsieur voulait partir « à l’aventure » en Amérique Latine, quand sa femme (copine à l’époque) lui a annoncé sa grossesse. « J’étais très jeune à l’époque, j’ai dû aller travailler pour donner de quoi manger à mon enfant, mais j’allais partir à l’aventure avec un pote ». L’errance de Caminante était-elle un destin? Philippe BOUILLOT nous propose de garder à l’esprit, en faisant part de quelques remarques sur l’errance des jeunes, qu’il y « a toujours une connexion du corps en mouvement avec le fantasme de l’Autre. »[[50]](#footnote-50) Je préfère garder une certaine prudence avec le terme « fantasme de l’Autre », il est possible que je fasse une lecture naïve du terme, mais par là, je me demande si Caminante n’est pas déjà inscrit dans un scénario imaginaire du grand Autre.

Les mémoires d’enfance que Caminante peut raconter sont celles de son père rentrant dans sa chambre le soir pour éteindre la lumière. Selon lui, c’était l’unique moment de la journée où ils se voyaient. Le discours du sujet n’a jamais renvoyé au mot « père » ; il appellera ce dernier par le nouveau nom qu’il s’est donné. Est-ce que, à cette place, personne n’avait jamais répondu ?

À l’adolescence, la relation avec son père change. Ils deviennent « potes » et partagent des soirées ensemble, voire d’éventuelles prises de drogues. Monsieur le père restait jusqu’à la fin de soirées et, quand il était fatigué, demandait à son fils de rentrer. Il était hors de question qu’ils rentrent séparément. Ce qui, pour Caminante, est devenu une vraie difficulté quand il voulait sortir avec des filles.

Ce récit nous donne déjà des indices d’un mouvement qui va se mettre en place. Selon O. Douville, qui travaille la question de la fugue à l’adolescence à l’hôpital de la Croix-Saint-Simon [[51]](#footnote-51), la fugue, dans une telle situation, représente la « demande que les parents acceptent que le jeune entre dans la génération ». L’auteur nous propose de « prolonger le concept « de mère suffisamment bonne »[[52]](#footnote-52) par la notion de parents suffisamment ringards ! »[[53]](#footnote-53)

Je lui pose des questions sur sa sœur et sa mère, lui demande comment elles vont. Il me répond : «  Ce sont les deux uniques personnes qui peuvent me rendre fou ». Je suis restée silencieuse. Quelques jours après, il me montrera une photo de sa mère avec lui le jour du mariage de madame : « C’est moi qui suis rentré à l’église avec elle ! ».

**3.2 Son discours**

Il peut passer d’une thématique à l’autre sans aucune connexion ; pas dans le sens d’une errance intellectuelle d’un type de pensée sans organisation, mais comme s’il était très sensible à l’environnement et au passage des gens. Le moindre changement de terrain venait ainsi couper le récit, comme si quelque chose en provenance du terrain traversait le discours. Ainsi, il passe d’une chose à une autre sans trop de difficulté. Cela se reflète dans son parcours.

Dans son discours, il y a comme un mouvement enlevant la validité de sa parole elle-même ; comme si inscrire dans sa parole une direction, quelque chose, semblait l’obliger à prendre un autre sens, une autre direction. Un de ces amis dira « ses mots s’envolent avec le vent ». Comme si tout devait être l’effet de l’errance et jamais du langage.

**3.3** **À propos de son départ de la maison**

Caminante fait mention d’une tumeur qu’il a eue à la tête à l’adolescence, qui l’a cloué 3 mois à l’hôpital avec un grand risque pour sa vie. D’après lui, la rencontre avec la limite l’a fait réfléchir à la fragilité de la vie. Et comme il pouvait la perdre, il lui fallait tout vivre. Dans un premier temps, il me présente cet événement comme la cause de son départ de la maison et de ses voyages.

Je remarque que, quand il parle de sa vie, il faut soit qu’on soit en mouvement nous-mêmes, soit qu’on soit mouvementés par quelque chose. Dans un wagon de train, il expliquera que le départ a été donné à l’occasion d’une dispute avec la mère à cause de son chien. Il me dira que son animal vivait dans leur maison à la campagne et qu’ils étaient ensemble seulement le week-end, mais que pour lui, c’était de plus en plus « triste et difficile » de s’en séparer le dimanche. Il a demandé à sa mère d’amener le chien à la maison, mais cette dernière n’a pas accepté. « Entre le chien et la maison, je choisis le chien », a-t-il dit.

Un temps après son départ, son père divorce de sa mère, change de nom, prend un chien et suit les traces des chemins de Caminante. Pas ensemble, mais il va dans les endroits où son fils est passé. Cette relation nous fait penser à la formule de Jean-Paul Hiltenbrand : “*père sans nom*.”

« rend compte, par contre, du double aspect du rapport de la mise en place du Nom-du-Père à la parole. C’est sa fonction qui rend la parole possible (comme le souligne Jean-Pierre Lebrun), ne serait-ce que parce qu’il présentifie l’énoncé de l’interdit de la mère pour l’enfant. »[[54]](#footnote-54)

Pour l’auteur, l’efficacité de cette opération ne saurait être validée que si la fonction de la parole a encore « cours dans l’aire sociale. » Il parlera d’un discours traditionnel qui règne dans la famille et qui privilégie l’ordre symbolique ancestral où, assurément, la parole dicte les règles. Cependant, à la maison, le jeune rencontre un discours libertaire, égalitaire devant lequel les  « exigences du vieux » apparaissent soudain caricaturales, surannées et non fondées. Dans ce cas, la fonction du père existe, mais son nom, avec ce qu’il supporte du registre symbolique, ne parvient plus à se transmettre.

Après sa fugue de la maison, il va de squat en squat avec son chien. Il fera plusieurs boulots sans s’arrêter et passera de mécanicien de camion à éducateur dans un atelier pour enfants handicapés. Il est licencié de ce dernier emploi par la directrice, qui l’appelle le « clown », et il décide de travailler dans le cirque. Le « clown » semble être un mot qui lui colle à la peau, car c’est quelque chose qui va permettre de donner des ailles à sa motricité. N’importe quelle direction, tout était possible « sans mesurer la différence de valeur de signification »[[55]](#footnote-55) qu’il y a dans ces positions.

Il se fait un peu d’argent pour pouvoir acheter un camion aménagé, pour parcourir les routes avec sa chienne. Quand on s’est rencontré, il n’avait pas son camion, car son permis de conduire était périmé, et il n’avait pas d’argent pour payer les impôts et ni le diesel. Il voyageait uniquement avec un caddy les mois d’été. Actuellement, il n’existe pas face à la loi : il n’a ni compte en banque, ni domicile fixe, et ses documents sont périmés. Il ne laisse pas de traces, ce qui semble être d’une extrême importance dans son fonctionnement.

Le départ de la maison de Caminante, à l’origine une fugue, va par la suite se transformer en errance de squat en squat. Il lui faudra du temps pour qu’il puisse se constituer une maison avec son camion, pour s’installer comme nomade.

Il est très difficile d’établir une différenciation entre fugue, errance et nomadisme dans son cas. [[56]](#footnote-56) Il nous semble que, dans son itinéraire, il y a des phases où il s’installe comme nomade dans un campement, et d’autres où il est plus déstructuré, où il va bouger dans tous les endroits avec son caddy. Dans cette phase plus précaire, il me semble qu’il erre davantage sans but, sans objet.

**3.3 Les saisons**

D’après mes observations pendant l’été et l’hiver, il me semble que les saisons jouent un rôle très important sur le mode d’organisation du sujet. Pendant l’été, il était un passant sans boussole, il pouvait dormir dans n’importe quel endroit, et son simple « équipement » était suffisant pour qu’il établisse son campement n’importe où.

Quand je l’ai rencontré à 30km au sud de Bordeaux, dans un campement nomade, avec des gens qu’il connaissait pour faire les vendanges, c’était déjà l’automne. Sa santé était fragile, il avait passé 2 nuits à l’hôpital, amené là par le propriétaire du château dans lequel il vendangeait. Sa fatigue était extrême, et il comptait rentrer quelques jours chez sa mère pour s’établir. Encore une fois, c’est son corps qui donne la direction. François Chobeaux, dans son ouvrage *Les nomades du vide*, parle d’une « errance saisonnière », il insiste sur le fait que ces jeunes ne sont pas en permanence en errance :

«  quelques-uns, partis définitivement depuis peu de temps, repassent encore parfois au domicile parental. Certes, ces passages ne s’effectuent que sur des courtes durées, et sont de plus en plus espacés et écourtés car les relations conflictuelles intrafamiliales reprennent aussitôt (…), mais ces liens matériels existent encore. » [[57]](#footnote-57)

**3.4 Points en commun**

Il est intéressant de comparer certaines choses sur ce mouvement qui a démarré avec le cas Albert en 1887[[58]](#footnote-58) et qui est encore d’actualité. Albert avait toujours un point de référence : Bordeaux, un endroit qui continue à être un point d’arrêt important pour cette population[[59]](#footnote-59). Caminante a comme point de « repaire » le groupe nomade qu’il rencontre, ou la maison de sa mère, quand il est dans une situation plus extrême.

Ian Hacking nous dit déjà que cette population est dans sa totalité masculine, et ce depuis 1887. Ce qui est confirmé dans l’actualité, cette population étant composée de quatre-vingt-cinq pour cent de garçons[[60]](#footnote-60). Ce qui est expliqué, par les professionnels de la prévention spécialisée, par une moindre tolérance des femmes à des conditions de vie marginales,

« par une plus forte capacité de résistance à la désocialisation liée à leur intérêt pour une régularité de vie, par la précocité des soins médicaux et des suivis médico-sociaux construits autour des jeunes mères, et par un meilleur accueil qu’elles feraient à des propositions de réinsertion. »[[61]](#footnote-61)

**3.4 La musique**

Un moment marquant dans sa vie semble être la rencontre avec « une figure d’altérité » dans la route. Un monsieur âgé qui a lui appris à jouer de la flute. La musique va devenir, pour lui, son unique orientation. C’est le sens qu’il va pouvoir donner à ses déplacements. Il va là où sa musique peut être entendue, une condition unique qui n’empêche aucune direction. La flute est son plus grand instrument contre un effacement subjectif. Les notes musicales viennent inscrire dans l’infini la trace du passant.

Caminante est toujours accompagné de sa flute et de sa maison. Avec un grand sourire, il me dira « je peux vivre n’importe où, j’ai tout ce qu’il me faut ! ». Quelque temps après, il me montrera son caddy avec ses affaires : une valise de cuir avec des vêtements, une tente très simple d’été, un sac de couchage et ce qu’il appelé « caminanteflauta ».

À la suite des crises de bronchite qu’il a depuis sa petite enfance, renforcées par les conditions, parfois précaires, des lieux où il dort, Caminante a construit toute une structure pour pouvoir jouer de la flute même quand il n’a pas d’air pour bien respirer. À l’aide d’une pompe de matelas gonflable, d’un ballon de yoga (trouvé dans une poubelle) et de tuyaux en plastique, il a créé une sorte de poumon artificiel. La pompe a une fonction de respiration. Lorsqu'on respire, l'air circule dans le nez, descend par la trachée et atteint les bronches (petites voies respiratoires). Les tuyaux ont cette fonction de conduire l’air jusqu’au ballon de yoga. Le ballon, il le garde entre son bras et la nervure. Avec les mouvements de son bras, il calcule la quantité d’air qu’il envoie au deuxième tuyau. Ce dernier est lié à la flute par la partie qu’il doit mettre en bouche et dans laquelle il doit souffler pour obtenir de la musique.

Je reste prudent sur un possible diagnostic à poser sur Caminante. Dans un troisième temps du travail, d’autres pistes seront données, notamment son changement d’identité. Pourtant, l’ouvrage de Jean Oury, *Création et schizophrénie*, nous parle d’une sorte de reconstruction permanente chez le sujet, parle de l’œuvre en mettant l’accent sur le processus de « fabrication », la « Gestaltung », traduite comme « l’action de mettre en forme ». À ce propos, il cite Hans PRINZHORN[[62]](#footnote-62) (1886-1933), qui avait comme but non pas de « cerner les différences entre les « normaux » et les « malades », mais il essayait de saisir ce qui est en question dans la fabrication de quelque chose. »[[63]](#footnote-63)

Selon PRINZHORN, la Gestaltung est un ensemble de « pulsions »[[64]](#footnote-64), une sorte « d’énergie primitive ». En s’appuyant sur le fonctionnement des « pulsions », Jean OURY élucide le processus de production dans la psychose : « il y a une sorte d’homéomorphie entre ce qui est créé et la personnalité de celui que le crée. Le style, c’est en même temps le style de sa personnalité. » [[65]](#footnote-65)

**3.5 Le topos de la manifestation artistique.**

Ce lieu de « surgissement », auquel nous n’avons pas accès dans la vie courante (espace pré-représentatif), est troublé dans la schizophrénie. Dans la « zone des pré » il se passe quelque chose de l’ordre « d’une distorsion », un trouble du « rythme ».[[66]](#footnote-66) Ce qui engendre un éparpillement, dans un espace où il faut une organisation. Tout l’effort du psychotique sera de rassembler, « dans cette dimension du transpassible », donc de fabriquer quelque chose qui puisse avoir cet effet. Ce qu’il fabrique, ce qu’il va produire, « du fait de la dissociation, du fait qu’il n’y a pas une distinction entre le même et l’autre, c’est lui-même qu’il construit». [[67]](#footnote-67)Ce n’est pas une projection, c’est une « indistinction » que nous pouvons mettre en rapport avec les productions de Caminante. Il a nommé sa construction de « Caminanteflauta », comme s’il avait créé, à l’extérieur de son corps, un organe qui puisse se substituer à lui dans une fonction qui lui est vitale : jouer de la flute. Il a reconstruit cette fonction qui lui faisait défaut, ce que Jean Oury interprète comme un effort pour refaire quelque chose de l’ordre d’un monde « qui n’est pas forcément un monde commun. »[[68]](#footnote-68) Après tout ce que Caminante a pu faire dans sa vie, l’unique chose qui est restée depuis son départ de la maison est son rapport avec la musique.

**IV. « En quoi  l’errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? »**

Nous allons partir de la réflexion de Contardo Calligaris, appuyée sur le cas observé, pour discuter de l’affirmation suivante : l’errance chez le « psychotique hors-crise peut permettre à certains sujets de vivre hors de la pathologie de sa structure, car elle lui permet de ne pas s’affronter à une « injonction » qui puisse le forcer à se référer à une fonction paternelle et donc, à construire une métaphore délirante. »

Il est important de souligner que, suite à des observations et questions posées par le cas Caminante, nous avons réalisé des recherches pouvant aborder l’errance comme une sorte de compensation psychique. D’après les recherches sur cette thématique, C. Calligaris est le premier[[69]](#footnote-69) à considérer l’errance du psychotique-hors crise d’une façon non pathologique. La majorité des articles trouvés sur cette thématique sont guidés ou font référence au travail « très éclairant » (A. Elfakir) de cet auteur.

Je reste prudente avec la nomination que Calligaris donne à cette autre structuration qu’il va développer et appeler « psychose hors-crise ». Certes, c’est une organisation autre que celle de la névrose.

Pour la pertinence trouvée dans le développement de son idée, dans les sept séminaires[[70]](#footnote-70) à l’université Federal do Rio Grande do Sul, qui ont donné place à l’ouvrage *Pour une clinique différentielle des psychoses,* nous prendrons le risque de partir de la pensée de C. CALLIGARIS, complétée par des lectures de Lacan, notamment les séminaires III sur les psychoses, et de Freud, ainsi que des éclairages fournis par des œuvres et séminaires d’Alain VANIER.

Il est aussi important de souligner que l’entrée dans les lectures de Lacan est récente. Néanmoins, ce chemin m’est apparu comme le plus riche pour pouvoir étudier cette question. Je vais avoir des pistes sur certaines questions qui ne pourront pas être élucidées sans une grande compréhension de Lacan, des indices sur des questions qui pourront être reprises par la suite.

Dans un premier temps, nous parlerons de la structure psychotique hors-crise, et nous la différencierons de la névrose. Nous comprendrons, ensuite, la fonction que l’errance peut avoir pour ces sujets dits « psychotiques hors-crise ».

**4.1 Structure psychotique hors crise :**

La clinique psychanalytique permet de parler d’une structure psychotique hors de toutes les crises et ses manifestations, puisqu’elle n’est pas une clinique phénoménologique. Nous pouvons alors parler d’un sujet ayant une structuration psychotique, qui n’a jamais rencontré des phénomènes élémentaires d’une crise. Si l’on suit les lectures de Lacan et de Freud, toute structuration est une défense, au sens freudien de psychonévrose. Se subjectiver, exister comme sujet (barré par la castration dans la névrose, ou non dans la psychose) être dans le symbolique, est ce qui va lui permettre d’avoir une «signification», afin qu’il puisse être distinct du Réel de son corps, autre chose que quelques Kilos de chair. [[71]](#footnote-71)

**4.2 L’organisation de la défense**

La lecture de Lacan par Contardo Calligaris nous propose le chemin suivant : cette défense va s’organiser autour de ce que le sujet suppose être son destin, s’il ne se défendait pas en se structurant, c’est-à-dire, être réduit à son propre corps. L’objet d’une demande imaginaire de l’Autre, « se perdre comme objet de jouissance de l’Autre ».[[72]](#footnote-72)

Si on prend l’autre de la 1ère dépendance, cette mère, elle a un corps mais en tant que telle, en tant que mère, ce que cela signifie pour le bébé, elle n’existe pas, elle est en morceaux. Ce qui va l’instituer comme grand Autre, c’est qu’elle va aller à sa perte dans l’ordre symbolique.**[[73]](#footnote-73)**

Cette opération de défense va impliquer une **métaphore**, qui va permettre au sujet que quelque chose se substitue à son corps, qu’il ait une signification subjective.

Lacan, dans l’article qui se trouve dans la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »**,** dans *Les Écrits,* va donner un élément carrefour entre névrose et psychose. Il va développer la fonction du « Nom du père »[[74]](#footnote-74).

**4.3 La fonction du « Nom du père »**

Dans un premier temps, l’enfant est pris dans un certain nombre de signifiants qui sont ceux du désir de la mère, ses allées et venues, tout ce qui va « scander » sa présence et son absence, et toutes les marques qui l’accompagnent vont prendre une valeur de signifiant. Il y a un certain nombre de traits qui appartiennent à la mère qui vont devenir décisifs, qui sont des traits qui « assujettissent » le sujet puisqu’il est pris dans cette nécessité de s’y soumettre, ces traits le déterminent d’une certaine façon, le guident ; ce sont des signifiants impératifs qui s’imposent au sujet.

L’élément matriciel, ce sont les absences et les présencesde la mère. C’est ce que l’enfant va essayer de maîtriser, de symboliser[[75]](#footnote-75). Or ces mouvements de la mère pour l’enfant sont sans loi, ce qui donne à la mère une toute puissance d’être là et de donner ou, au contraire, de ne pas être là et de ne pas donner. Pour sortir l’enfant de cette « impasse », il faut que quelque chose vienne régler ces mouvements maternels, et c’est cette fonction que Lacan appelle “Nom -du père”, fonction paternelle. Il y a là une métaphore, la métaphore étant chez Lacan la formule du refoulement, c’est-à-dire que le “Nom du père” va venir se substituer au signifiant premier du désir de la mère,[[76]](#footnote-76) il y a une substitution du “Nom du père” à des signifiants. De cette façon, le «Nom du père » vient à la place de l’énigme qui était liée au désir de la mère. À partir du moment où cette opération a eu lieu, c’est-à-dire à partir du moment où s’est instaurée la signification phallique, le phallus est en place de signifié et ce dernier donnera la limite. Une fois que cela a opéré, tout ce qu’on va dire, tout ce qui nous mobilise a du sens sexuel.

Calligaris reprend cette logique lacanienne et ajoute que le fait de dire que, chez le psychotique, il y a forclusion du Nom-du-Père, est un effet de « l’injonction », qui apparaît au moment de la crise. Mais cela ne veut pas dire que les signifiants paternels ne sont pas symbolisés, car n’importe quel psychotique dispose des signifiants de son histoire œdipienne. Selon l’auteur, ce qui est forclos, « ce ne sont pas les signifiants relatifs au père, dans le cadre œdipien, mais la fonction organisatrice du Nom-du-Père. Ce qui est forclos, c’est l’ancrage en tant que tel. » Donc il s’agit de la forclusion d’une fonction.[[77]](#footnote-77)

La métaphore va se faire pour que la signification puisse «prévaloir», car là elle va permettre que quelque chose puisse se substituer au corps, pour avoir une signification subjective. La métaphore va permettre cette substitution car il est essentiel que quelque chose puisse exister davantage «  sur la Demande imaginaire dont nous serions l’objet et, de préférence, que ce soit ou que cela se présente comme un savoir sur cette Demande elle-même. »[[78]](#footnote-78). De cette façon, du « point de vue de la Demande », nous sommes objet de jouissance, et du « point de vue du savoir sur la Demande », il y a une signification qui nous maintient défendus comme sujet.

Selon CALLIGARIS, cette opération de défense est la même pour tout sujet qui se structure, « qui a une signification ». Mais le savoir auquel le sujet se réfère n’est pas le même dans la névrose et dans la psychose : « le sujet se constitue dans une opération de défense qui implique la Demande imaginaire contre laquelle il se défend.» [[79]](#footnote-79)

**4.4 Le savoir psychotique et le savoir névrotique par rapport à la demande de l’Autre**.

Le névrosé parie sur le fait qu’il y en a « au moins un » qui sait comment traiter la demande de l’Autre. Il y aura donc un sujet supposé savoir, et la problématique de défense va se jouer dans la relation. « C’est dans cette relation que le sujet se constitue et obtient une signification.» [[80]](#footnote-80)

Nous pouvons, à ce sujet, donner l’exemple du cas Dora, qui parie sur ce «  au moins ». Dora essaie d’être le désir du désir de la mère, ce qui va la faire se tourner vers le père, et qui sera situé comme impuissante. Le père a sa place désignée par la mère. Dora va faire le chemin de l’hystérique : essayer de soutenir le désir du père et permettre le refoulement de son impuissance. Qu’est-ce que c’est qu’être une femme pouvant soutenir le désir d’un homme ? Sa question va se tourner vers : suis-je un homme ou une femme ? Et le symptôme viendra comme une réponse à cette question, qui est au cœur de toutes les névroses.

Donc, ce savoir aux yeux de l'hystérique reste insuffisant et son sujet est supposé impuissant. C’est pour cela qu'elle l'aime à l'image de son désir insatisfait. Chez le psychotique, il n’y a pas ce pari, car il ne va pas passer par la référence à un sujet supposé du savoir. Ce point sera la clef de voute pour comprendre, par la suite, en quoi l’errance va permettre au psychotique de ne pas rentrer en délire, c’est-à-dire, de ne pas devoir se référer à une fonction paternelle dans le réel, donc construire un délire. Je me demande si un savoir, qui n’est pas organisé autour de la fonction paternelle, est nécessairement psychotique.

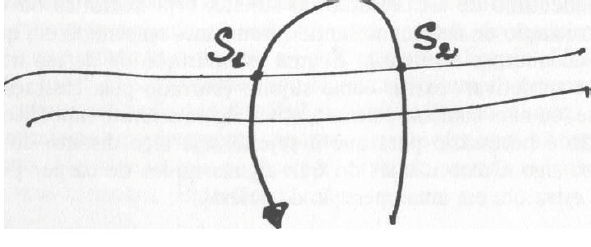
Contardo Calligaris nous propose de penser que le psychotique hors­crise est un sujet, qu’il est pris dans le désir de l’autre, ce qui l’oblige à passer par la «référence » à un savoir de défense. Ce qui va le différencier du névrosé est le fait que, pour lui, il n’y a pas ce « au moins un » qui sait. Il y a une défense contre quelque chose qu’il ne sait pas. Cela ne va donc pas se jouer dans la relation comme nous l’avions vu dans l’exemple du cas Dora. Le psychotique hors­crise a une signification, mais autre que celle dans la névrose.

Pour Calligaris, chez le psychotique hors- crise, ce n’est pas que la fonction paternelle manque, en tant que forclos du savoir psychotique, mais qu’à partir du moment où une « injonction » force le sujet psychotique à se référer à une fonction dont il n’a pas. Mon hypothèse, c’est que l’errance et les effets de cette dernière, comme le fait de ne pas exister en tant que sujet face à la loi, de circuler seulement dans les groupes nomades, vont permettre à Caminante de « s’échapper », comme il le dit très justement, d’une « injonction » qui pourrait le forcer à se référer à une organisation dont il ne possède pas les clés.

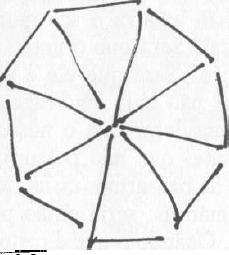
**4.5 Les conséquences de cette différence**

Selon Lacan, «un signifiant, c’est ce qui représente le sujet par un autre signifiant»[[81]](#footnote-81). Calligaris nous propose un modèle pour mieux comprendre ce qui va se jouer dans la différence de la signification entre névrose et psychose. Ce chemin nous propose le raisonnement suivant :

Le point «capiton» ancre le réseau sur **la nébuleuse**, faisant valoir un signifiant (S1) à partir d’un autre signifiant le (S2) ce qui, dans son modèle, pourrait être le savoir supposé au père. Cet ancrage va lier le réseau et la nébuleuse de façon à ce qu’il décide de toutes les significations. « La signification de tel point X dans le réseau de signifiants sera justement le point correspondant dans la nébuleuse des signifiants, mais cette correspondance est établie seulement dans la mesure où il y a un ancrage par le point ‹capiton›.» [[82]](#footnote-82)



Le névrosé, qui fait «confiance» à la fonction paternelle, va se référer à UN savoir, ce qui va organiser son monde autour d’un pôle central, auquel il doit toutes «les significations et les mesures.» Pour illustrer son modèle, Calligaris nous propose un dessin :



Ce dessin nous expose une référence centrale, qui peut être pensée comme la référence à un savoir, puisque le névrosé parie sur la fonction paternelle. Il y a donc un pôle central, auquel il doit toutes les significations. Son monde est orienté par ce pôle qui va donner la valeur de chaque point.

À la différence du sujet psychotique qui n’a pas un pas d’ancrage d’un point de «capiton», pas non plus d’organisation centralisée de son savoir et de son monde, «il circule dans une figure ouverte, non orientée» comme cela :

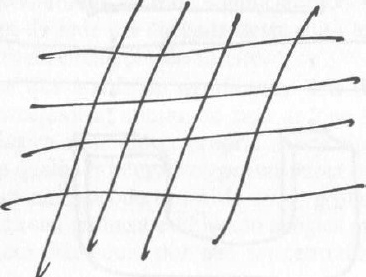


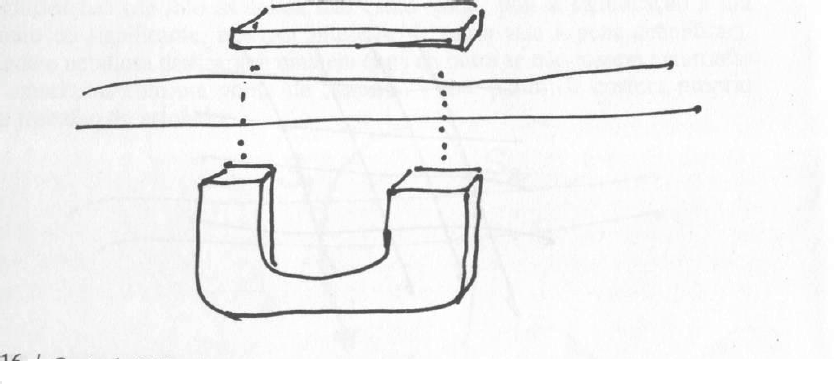
Figure proposée par Contardo Calligaris[[83]](#footnote-83).

Cette illustration nous ouvre toute une réflexion à propos de Caminante. Elle nous indique qu’aucun point ne décide la valeur des autres, différemment de la structure névrotique. Caminante va pouvoir circuler dans sa géographie à la fois psychique et physique, dans laquelle aucune route n’aura une valeur plus importante que l’autre. Il n’y a pas un carrefour où toutes les routes se croisent, il n’y a pas un facteur fondamental qui orientera ses voyages. Il va circuler dans cette figura ouverte sans boussole. Il va pouvoir circuler partout à la condition que sa musique puisse être entendue. Sa musique ne peut-elle pas avoir une valeur de support symbolique ? Sachant que, d’après l’auteur, ces sujets circulent dans le registre symbolique, mais autrement que le névrosé.

Revenons au modèle. Si le point de « capiton » du névrosé est un pôle central et si cet « ancrage » va permettre de donner au signifiant une signification, le psychotique sera-t-il un sujet sans signification, dans la mesure où il ne dispose pas d’un point « capiton » ancré dans sa structure, et n’a pas de fonction centrale ?

**4.6 Le psychotique hors-crise est-il un sujet sans signification ?**

Pour mieux éclairer cette question, l’auteur nous suggère de penser un modèle. Il placera un aimant sous deux feuilles de papier avec un morceau de fer au-dessus, pour penser ce qui pourrait être le « capitonnage », liant signifiant et signification. C’est un « capitonnage » qui glisse, qui « remue », qui ne produit pas un ancrage définitif, comme ce serait le cas chez le névrosé qui a un pôle central. C’est un « capitonnage » que ne fixe pas l’ancrage. Il y a donc là quelque chose qui donne une signification « sans être pour autant l’ancrage d’un lieu central et organisateur du savoir et du monde.» [[84]](#footnote-84) Par là, nous pouvons comprendre la facilité que Caminante a de passer d’une chose à l’autre très facilement.



De ce point de vue, « la vie du névrosé est une direction où la signification est donnée comme une orientation par rapport à laquelle il y a l’erreur, mais non errance»[[85]](#footnote-85) cette orientation étant   le service de la dette paternelle. Il est important de souligner que nous partons sur des usages différents du mot errance. Dans un premier temps, l’errance que nous propose O. Douville, parmi d’autres auteurs, n’est pas une errance reprise dans la structuration du sujet, comme le fait Contardo Calligaris. La vie du psychotique est une errance, mais il n’est pas pour autant sans signification.

**4.7 Erreur et errance**

Quelques auteurs sont partis de ce cheminement de Calligaris, notamment Abdelhadi Elfakir. Dans son article « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose », cet auteur expose la question centrale entre cette différence du savoir névrotique et le savoir psychotique. Il fait valoir que « l’errance est pour la psychose ce que l’erreur est pour la névrose. » [[86]](#footnote-86) Elfakir reprend le modèle de la défense névrotique devant le désir de l’Autre. Il nous précise que cette défense se structure devant la demande imaginaire de la mère, qui fera appel au savoir et au sujet supposé à ce savoir qui est le père comme Symbole. Ce savoir supposé est partiel, car il est « exclusivement sexuel et il est limité puisqu’il concerne le désir le la mère. »[[87]](#footnote-87)

Le névrosé, à travers ses symptômes et « bafouillages paroliers », montre qu’il y a une erreur non pas par rapport à la fonction du père, mais par son image idéale. (Comme nous l’avions vu dans l’exemple de Dora qui fera tout un montage pour refouler l’impuissance du père.) Ce qui, selon l’auteur, va faire que le névrosé se déplace dans son discours et dans son monde, mais pas sans orientation, pas sans boussole, puisque  « tous les chemins (…) le ramènent à la Rome de son inconscient d'où il part et repart toujours, mais toujours sur la lancée de son erreur. »[[88]](#footnote-88)Un exemple très intéressant donné par la psychanalyste Philippe BOUILLOT[[89]](#footnote-89) peut éclairer cette notion, ces « errements dans le champ signifiant et dans la réalité **»**  qui entraînent une mobilité du sujet.

**4.8 Un exemple « des errements dans le champ du signifiant »**

Il s’agit d’un jeune garçon qui, très souvent, s’installait sur des trains de marchandises stationnés dans les gares et se laissait aller au hasard dans des destinations, et qui, plus d’une fois, s’est retrouvé « aux confins de l’Europe à moitié mort de froid.»[[90]](#footnote-90)Il essaie de convaincre son analyste du bien que lui procure cette « liberté ». Ce dernier interprétait ce mouvement plutôt dans une tentative de se libérer des « contraintes paternelles trop surmoïques ». [[91]](#footnote-91)Ces fugues prendront fin le jour où ce jeune s’est aperçu que, par une opération « simple » sur les lettres de son nom de famille, l’on obtient le mot « cheminot ». Cette interprétation pouvait avoir la valeur d’une « curiosité », mais elle a eu l’effet de stopper ses fugues. Selon l’analyste, le « choc fut grand » pour ce jeune de constater que là où il pensait être dans le plus libre de son acte, il était le plus « dupe » ; là où il pensait rompre avec les idéaux familiaux, « il était le plus inféodé à une loi qui avait un nom, celui de son père. »

Cette errance part d’un point de conflit inconscient, ce qui est, après tout, « un bon départ ». Cependant, il faut noter que les errances dont se préoccupent les responsables de santé publique et Olivier Douville ne sont pas identiques.

Il est important de ne pas réduire cette conduite d’être constamment en mouvement comme une simple « erreur dans la névrose ». Mais il nous faut passer par cette différentiation pour comprendre l’errance dans la psychose.

**4.9 La quête dans l’errance**

À mon avis, (et cela peut être dû au manque d’expérience clinique avec ces jeunes qui errent durablement), dans toute errance il y a une recherche minimale, une quête d’un sujet qui cherche la réponse à une question qu’il n’a pas encore pu élaborer. Néanmoins, certains sont guidés par une boussole, un inconscient qui va les diriger vers certaines choses, à l’exemple du cheminot. Le rôle de l’analyste auprès des ces jeunes me semble être les accompagner, pour qu’à travers la parole, ils puissent obtenir des pistes pour formuler les questions. L’errance est, dans certains cas, un passage « pénible » certes, mais parfois nécessaire pour que le sujet puisse construire sa subjectivité.

Ils partent sans une garantie d’accueil, ils répètent quelque chose pour tenter une piste. Errant, dans son étymologie, vient d’errer, dérivé de *edrer* (aller à l’aventure), lui-même issu du latent populaire *ierare* (errer) ; d’après *iter* (chemin), qui n’est pas très loin du latin classique *iterare* : « répéter », formé sur *iterum* : « encore une fois ».

À ce sujet, les travaux sur la répétition de Deleuze peuvent nous être utiles pour traiter cette question :

« Si la répétition existe, elle exprime à la fois une singularité contre le général, une universalité contre le particulier, un remarquable contre l’ordinaire, une instantanéité contre la variation, une éternité contre la permanence. A tous égards, la répétition c’est la transgression. Elle met en question la loi, elle dénonce le caractère nominal ou général, au profit d’une réalité plus profonde (…). » [[92]](#footnote-92)

Cette répétition n’est pas sans effet. Nous avions vu dans la première partie de ce travail qu’elle très couteuse, que ce n’est pas la liberté qui se met en place, mais bien une « injonction » à partir de façon impérative. Remarquons que la quête dans la névrose n’est pas la même que dans la psychose. Chez le psychotique, il s’agit d’un parcours infini (car il n’a pas recours au savoir du père) « mais non idéalisé comme l’infini d’une quête.  Ce serait plutôt l’infini d’une carte, ce qui est bien différent, carte qui pourrait être non celle de la terre mais du ciel : une carte de l’infini ». [[93]](#footnote-93)

O. Douville parie sur deux faits qui fondent sa clinique avec les jeunes en errance qui nous semblent fondamentaux. D’emblée, il refuse de penser ces conduites comme un dysfonctionnement, une inadaptation ou une perte. Il propose alors de considérer, d’une part, que même là où il y a le « non-lieu », le sujet va créer quand même un lieu minimal ; d’autre part, qu’il y a une façon de se réduire à un « trop non sujet » qui est un essai de rigueur pour rencontrer une altérité, gardée sur une promesse d’un projet ou une présence.[[94]](#footnote-94) Dans ce sens, la répétition des départs dans la névrose n’est pas vide, elle recherche ce dont elle a fait parie, elle est la « trangression » d’une loi ou d’un monde avec lequel elle ne s’accorde pas.

**4.10 Un savoir de défense sans sujet**

Revenons à la question de la psychose. Celui qui, face à la demande de l’imaginaire de l’Autre, n’a pas recours au père comme « nom et non », n’est pas supposé savoir et savoir faire avec le désir de la mère. « Il prend, par conséquent, à sa charge de produire ce savoir et d'en assumer les modalités de redistribution de la jouissance », [[95]](#footnote-95) car le père n’est pas un détenteur supposé d’un savoir essentiellement sexuel. Le père, qui n’est pas supposé faire avec le désir maternel, ne peut pas décider « de la signification sexuelle et de la sexuation des enfants ». [[96]](#footnote-96)

Ce qui est intéressant, dans le cas observé, est qu’il pouvait transiter facilement dans des positions féminines, surtout dans des situations où il était confronté à « l’injonction » de se situer phalliquement. Je donne un exemple : il est beau gosse et attire l’attention de beaucoup de femmes, avec lesquelles il peut sortir mais sans avoir une valeur spéciale. C’est plutôt un effet de l’errance qui va jouer pour qu’il soit en relation. Toute femme pouvait avoir une relation avec lui comme s’il était choisi par elles, sans un caractère électif de sa part. Toute femme pouvant être sa femme, par le juste fait qu’elle a croisé sa route. Une fois avec une femme, il pouvait passer ses jours à circuler en jupe et même prendre ses affaires à elle afin de s’habiller avec elles. Il appelait toujours les femmes avec qui il avait un rapport des « collègues », tandis qu’il s’arrangeait pour trouver un homme dans le groupe pour fonctionner comme un « couple », comme il disait. L’homme choisi partageait les tâches avec lui, pouvant par exemple sortir du campement pour essayer de travailler (faire les vendanges) pendant que lui restait à cuisiner et à laver, à faire les tâches de la maison.

Je ne dis pas par là que faire les tâches de la maison, c’est être dans une position féminine. Mais je souligne sa facilité à circuler dans des positions une fois qu’il est sollicité phalliquement.

Caminante a réussi à trouver et faire partie d’un groupe où, dans la relation à l’autre, il n’avait pas besoin de recourir à une organisation donnée par la fonction du Nom du Père. Quand il se mettait à circuler en jupe, ou à être en couple avec un homme, quand il circulait dans des significations sans être dans une position phallique, l’unique chose que ses potes du groupe disaient, c’est : « c’est Caminante, il est comme ça ». Autrement dit, chez un psychotique hors-crise, être hors du symptôme de notre société névrosée, qui recourt souvent à une acceptation symbolique qui porte sur le signifiant du Nom du Père, lui permet de ne pas rentrer en crise, de ne pas devoir rencontrer ce trou. L’errance va permettre au sujet de circuler sans devoir s’inscrire dans un endroit, dans une organisation au tour de le métaphore, ce qui peut nous donner des indices de ce en quoi l’errance peut venir soigner. Pouvoir circuler dans cette « carte de l’infini » ne demande pas au sujet une limite que la signification phallique donne.

La première signification qu’un sujet névrosé doit à la fonction paternelle, c’est « l’ordonnance de sa sexuation symbolique, en tant qu’homme ou femme. C’est le sens même de ce que Freud appelle castration. »[[97]](#footnote-97) Le psychotique, confronté à l’« injonction » de se référer à une fonction paternelle identique à celle du névrosé,  va devoir le faire en retour dans le Réel. Ce qui n’est pas le cas de Caminante, et nous croyons que c’est l’errance que va lui permettre, comme il le dit très justement, de « s’échapper » à cette référence.

Quant au Nom du père, jamais venu à la place du grand Autre, il suffit que le sujet soit appelé en position symbolique pour que la psychose se déclenche[[98]](#footnote-98). Le névrosé s’appuie sur le symbolique. Ainsi, par exemple, pour pouvoir soutenir une relation sexuelle, le névrosé va s’appuyer sur des identifications qui vont lui permettre de « faire semblant » d’être un homme ou une femme. Il va falloir trouver un type d’appui symbolique, sur des signifiants. Caminante circule dans le symbolique autrement que le névrosé.

**4.11 L’injonction**

Cette « injonction » à laquelle Olivier Douville fait référence chez les jeunes errants en Afrique ou en banlieue, à laquelle ces jeunes semblent obéir, comme à un impératif de partir, est expliquée par l’auteur comme un sentiment de ne pouvoir, nulle part, rencontrer autrui.

Vraisemblablement cette injonction n’a pas le même effet que celle dont parle Calligaris pour le psychotique, chez qui il ne s’agit pas d’une « injonction » que l’oblige à partir. Par exemple : « fiche le camp ». À mon avis, Caminante part justement quand il y a une rencontre avec quelque chose ; c’est alors que l’alerte sur une « injonction » peut s’imposer à lui en l’obligeant à faire référence à une organisation qu’il n’a pas. Il fuit l’« injonction », alors que, chez d’autres jeunes, comme le dit Douville, partir c’est « l’injonction » à laquelle ils sont confrontés.

Ceci pourrait expliquer la difficulté que j’ai eue au début à pouvoir déterminer si Caminante était un fugueur, un nomade ou un errant, comme le distingue Olivier Douville. Il va circuler entre ses modes d’usage du lieu. Il est nomade quand il fait partie du groupe, jusqu’au moment où il rencontre une « injonction » de laquelle il va « s’échapper » et mettre en route son errance. De ce point de vue, il est constamment fugueur, fugueur d’un appel qui pouvait faire retour dans le Réel.

**4.12 Le délire névrotique d’autonomie**

D’après Lacan, le discours de la liberté du névrosé est un délire, nous savons qu’il est porteur d’une filiation à propos de laquelle un savoir inconscient de la fonction paternelle va guider les chemins. À l’exemple du cas que Philippe BOUILLOT donne du cheminot. Les chemins du délire névrotique d’autonomie peuvent arriver à produire des formes d’idéalisation de l’errance en tant que liberté. Calligaris donne cet exemple du rêve américain, « d’une circulation infinie », comme le décrit Jack Kerouac [[99]](#footnote-99) (1957). Une génération marquée par l’alcool et la drogue. L’auteur conçoit l’expérience de la drogue chez cette génération de névrosés qui se croyaient libres, non pas comme un recours pour oublier la fonction paternelle refoulée ou « pour oublier la logique de la dette (…) qui aurait dû finir par imposer une direction à l’errance. »[[100]](#footnote-100) Pour l’auteur, ce qui noue le rapport à la drogue, c’est une relation à la société dont ces jeunes faisaient partie, c’est-à-dire une société parvenue à l’abondance dans laquelle la relation à l’objet est devenue facile. Un rêve qui a eu lieu seulement dans les pays capitalistes les plus développés, à savoir aux États-Unis ou en Europe.

« Cette relation apparemment facile avec l’objet est aussi une relation forcée, car l’accès aux objets est l’idéal phallique même. En s’excluant surtout de la consommation comme modèle d’orientation phallique, ces sujets –malgré leur errance, leur « libre » circulation – reproduisaient, dans leur rapport à la drogue, la contrainte même dont ils voulaient se libérer. A cette différence près que, à la diversité des objets de consommation, ils substituaient un objet unique. »[[101]](#footnote-101)

**4.13 Un savoir partiel**

Revenons sur la structuration psychotique pour mieux éclairer notre hypothèse. L’auteur nous rappelle que se défendre, c’est compter sur la maitrise paternelle. Si, pour le psychotique, ce savoir de défense n’a pas de sujet, il ne peut être « partiel », car une fois que le psychotique ne peut pas se reposer sur la «maîtrise » qu’un sujet est supposé avoir sur la Demande de l’Autre, le sujet va devoir nécessairement « tisser un réseau total et idéalement qui protège de la Demande ». Cette tâche de tisser le savoir va « incomber » au sujet lui-même, car ce savoir n’a pas de sujet supposé à qui faire confiance. Ce qui nous explique la nécessité de l’errance infinie :

« Tel le travail d’une araignée qui devrait à titre préventif tisser un cocon autour d’un dangereux ennemi de la taille du monde. L’exemple du voyageur est de ce point de vue exemplaire. » [[102]](#footnote-102)

**4.14 Le lieu du savoir de défense : une construction.**

Nous savions déjà que névrosé suppose que le père est porteur du savoir sur la demande de l’Autre. Chez le psychotique, il ne peut pas être supposé, car il n’a pas quelqu’un à qui faire confiance pour cette réponse. Il va donc être produit. Calligaris nous dit qu’il sera produit par les chemins de son errance, mais aussi qu’il ne peut être produit qu’à la « surface de la chose même, comme un cocon autour de la chose. » [[103]](#footnote-103) Ceci pourrait expliquer l’origine d’un savoir qui n’est pas supposé à un sujet. Il y a là quelque chose qui ne se soutient pas d’une filiation. Et dans l’errance, nous pouvons voir qu’elle se soutient de ses propres parcours, elle émane de la chose même à défaut d’un sujet supposé savoir.

La psychose pour Lacan, c’est « construit », et c’est déjà le cas chez Freud, dans son article *Construction dans l'analyse*, où il évoque précisément la question du délire comme construction. Lacan parlera d’une construction du sens une fois qu’il y a un glissement entre signifiant et signifié. Le psychotique va devoir construire un monde qui a du sens. Il n’est donc pas utile d’aider les psychotiques à construire, souligne Vanier, parce que la psychose, c’est construire.[[104]](#footnote-104) Ceci est déjà un indice pour discuter de la question de l’importance de la différenciation entre névrose et psychose dans l’errance. Quel doit-être le rôle du professionnel de santé auprès de ces sujets ayant cette structuration ? Je pense, surtout qu’il ne faut pas l’aider à construire un projet de réinsertion dans la société. Il faut être très attentif à cette question, car nous pouvons commettre des erreurs graves à vouloir imposer une dynamique névrosée. D’une part, l’aider à construire ; et, d’autre part, lui faire suivre une seule route, c’est un mélange qui peut bouleverser, voire détruire le sujet. Voici l’un des intérêts de mon travail : pouvoir ouvrir une réflexion par rapport à la prise en charge des jeunes en errance. Là où l’errance vient soigner, il faut que le professionnel se limite à accompagner ces sujets dans leurs routes. Sachant que l’arrêt est un effet de son errance et non pas un intérêt d’emblée pour un recours que ces travailleurs peuvent leur offrir.

La construction, c’est un point important pour développer l’exemple du cas donné. En plus de la construction de son « poumon artificiel » Caminante s’est construit de nouveaux noms. Il s’est présenté à moi en tant que Caminante. C’est un nom qu’il s’est donné comme nom de famille : il a mis « culo » (fesse), comme s’il pouvait se prendre pour la chose.

Un jour, je l’ai accompagné, à sa demande, dans la maison d’une copine qui allait déménager et qui lui demandait de reprendre ses affaires qui étaient enfermées dans une chambre depuis des années. C’était la caverne d’Ali Baba, il sortait sans arrêt des déguisements, des perruques, une paire de rollers, de vieux livres de philosophie, des robes, des colliers et des boucles d’oreilles … Il prenait chaque objet et les regardait avec un immense affect, jusqu’au moment où ses yeux sont appelés par un autre objet. Il a une logique de passer d’un objet à l’autre sans qu’aucun n’aie une valeur, tous les objets sont possibles. Il passe d’un objet à l’autre sans arrêt, jusqu’au moment où il retrouve son passeport déjà périmé, il le prend dans les mains et l’ouvre en rigolant, comme s’il rigolait de la photo qu’il voyait, comme si ce quelqu’un n’était pas lui. Il prend son passeport et me le donne. Je l’ouvre et lui dis : « Je ne connaissais pas Carlos », en faisant référence au nom écrit sur le passeport. Il me regardera et dira : « ça, c’est déjà passé », comme si cette identité se périmaient avec son passeport. Il était toujours autour des dates passées, des permis des conduire périmés ainsi que des aliments qu’il mangeait. Tout s’inscrivait dans le temps passé.

Partant du principe que le psychotique est relié à un savoir sans sujet supposé, « il est certain que la tâche de soutenir ce savoir échoit au sujet lui-même. »[[105]](#footnote-105) Est-ce que cet acte de se renommer permet au sujet de marquer, de se référer à un sujet supposé savoir qui il incarnait ? Autrement dit, est-ce que pouvoir changer d’identité ne vient pas marquer, pour le sujet, les phases de sa construction ? Comme s’il fallait nommer l’auteur de cette personnalité ? Car c’est avec sa « certitude moïque » qu’il peut soutenir quelque chose, ce qui pourrait expliquer son errance.

Par là, je ne veux pas dire qu’il essaie de construire une métaphore délirante en incarnant lui-même le père. Ce n’est pas une référence au savoir du père, mais une référence aux effets que l’errance peut produire dans son savoir lui-même, ce savoir qui va être constamment en construction ; comme si changer de nom marquait, pour le sujet, la fin d’une œuvre. Et pour pouvoir évoluer dans sa construction non délirante, mais dans un savoir qui émane de lui-même, changer de nom lui permettait d’organiser les périodes. Il me semblait qu’il était structurant pour lui de pouvoir indiquer qu’il n’était plus le même.

Selon le dictionnaire de psychanalyse de R. Chemama et B. Vandermersch :

« Le nom propre, en effet, semble assurer le symbolique d’une prise sur le réel.

C’est le pacte symbolique que représente le Nom-du-Père qui fait lien des mots et des choses pour le parlêtre et qui donne à celui-ci sa place dans le réel. (…)

La nomination symbolique est celle qui inscrit le sujet dans la lignée de son père, c’est-à-dire qu’elle suppose la castration mais aussi le symptôme ».

Le changement de nom, c’est une façon de trouver une valeur phallique du nom ?

Contardo Calligaris nous rappelle que la forclusion du Nom du Père apparaît en tant que forclusion dans le déclanchement de la crise, c’est-à-dire que la problématique « de la référence impossible à ce nom non symbolisé domine la psychose, quelle qu’elle soit, *après* la crise. » [[106]](#footnote-106) Reste la question : « que serait *positivement* l’organisation d’un savoir psychotique hors crise ? Rappelons ici que ce qui est conçu comme sujet psychotique hors crise, c’est un sujet qui n’aurait jamais rencontré une crise, qui tire une signification de sa propre structuration ce qu’on observe avec l’errance.

**4. 15 Un morceau de la carte**

Le délire chez le psychotique viendra dans une construction pour lui-même d’une signification qui ne lui est pas garantie par une filiation symbolique. C’est-à-dire que quelque chose d’une fonction paternelle fait retour dans le Réel et avec laquelle le sujet doit organiser une métaphore. Dans ce sens, le psychotique hors de crise est un sujet libre, libre de la filiation, car il n’a pas besoin construire cette organisation au tour du Nom du père. La grande question, c’est que le symptôme social dominant est la névrose ; et le psychotique rencontrera toujours l’injonction de se référer à une instance paternelle, « et par conséquence, un assujettissement parallèle à celui du névrosé, mais plus sévère, car il doit se servir du maître du Réel ».

Je crois que l’errance peut avoir l’effet de soigner le sujet psychotique, car il ne reste jamais inscrit dans cette société. La marginalité dans laquelle Caminante et d’autres errants s’inscrivent est, à mon avis, la solution rencontrée pour vivre dans un monde. Cette idée pourra nous faire comprendre pourquoi l’unique «monde » dont Caminante arrive à faire partie est un monde autre que celui du névrosé dans la ville. Les nomades ont un autre rapport au temps et à l’espace. Il a réussi à trouver un monde où il peut circuler librement. Un monde que je suis allée voir pour mieux comprendre.

**V. Les campements**

L’expérience sur le terrain nous a permis de faire une différenciation importante de l’usage du lieu, du corps du temps et de la parole pour pouvoir différencier l’errance de ce que j’appelle « les nouveaux nomades ». Ces usages seront décrits et confrontés avec un groupe d’errants qui s’est installé dans la proximité du campement nomade dans lequel j’étais.

« Nouveau nomades », je crois qu’une formation assez récente est en train d’apparaître sur la scène sociale. Un mouvement marqué par un fort courant artistique qui recherche dans la route des rencontres et créer leurs propres « lieux de paroles humaines ».

Après notre première rencontre dans une île des Baléares, j’ai été introduite dans le groupe par Caminante. Ils étaient installés au sud de Bordeaux. Ils s’étaient installés dans cette région pour faire les vendanges dans le sud de la France. Ils comptaient, par la suite, faire la cueillette de kiwis à Toulouse et descendre jusqu’à Grenade pour faire la cueillette des olives et pouvoir passer là-bas la période la plus dure de l’hiver. Certains allaient s’installer dans des grottes construites pour des membres de leur communauté (photo en annexe). Une autre partie du groupe travaillait dans cette région pour se faire de l’argent pour aller en Afrique.

Il est intéressant de souligner que Bordeaux est encore un pôle d’arrêt pour les gens du voyage et ce, depuis le cas Albert 1887. Aujourd’hui, Bordeaux et ses alentours, Cadillac, Langon sont devenus un lieu de rencontre de jeunes et d’adultes qui y viennent, et pas uniquement pour vendanger. Dans le sixième rapport national du dispositif TREND, Bordeaux :

« Depuis 2002, l'espace urbain a été la scène de nombreuses modifications. Nous avons pu constater que de nombreux jeunes issus de l'espace urbain, plutôt marginalisés, se retrouvaient plus fréquemment que l'année dernière au sein de l'espace festif. Ainsi, alors que les populations de ces deux espaces apparaissaient clairement distinctes jusqu'à présent une porosité plus importante existe aujourd'hui entre l'espace urbain et l'espace festif [...] »

Si l’on remonte dans l’histoire, Bordeaux est, depuis le Xe siècle, une ville riche en eau, en fruits et en céréales. Une histoire marquée par le commerce et par la migration. Au XVIIe siècle, l’on parle d’époque d’or, caractérisée par un système colonial accentué par un grand mixage en raison de la forte présence des esclaves. En 1571, le Parlement de Bordeaux s'était pourtant prononcé contre l'esclavage. Il existait une forte tradition humaniste. En 1840, la ville redevient à nouveau un grand port colonial et de commerce avec l’Afrique. Le 7 mai 1841, la première ligne de chemin de fer est ouverte. Lors de la Première guerre mondiale, la ville devient le point de passage des soldats américains. Bordeaux, depuis sa constitution, est marquée par les passants. Sa position géographique est favorable, proche de la mer et de la frontière espagnole. Des éléments de l’histoire qui peuvent nous expliquer ce chemin parcouru depuis des centaines d’années.

**5.1** **Les nouveaux nomades**

Les nouveaux nomades sont un groupe qui cherche, dans les voyages, les rencontres avec des figures d’altérité et qui souhaite « se mélanger ». En majorité d’origine espagnole, âgés entre 25 et 30 ans, ils veulent faire des rencontres et être « indépendants des patrons » et d’une politique avec laquelle ils ne sont pas d’accord. Plusieurs d’entre eux sont revenus en Espagne pour faire partie du 15 –M[[107]](#footnote-107), à Barcelone, où ils ont réussi à organiser un véritable habitat au milieu de la place Catalune, avec une bibliothèque, des maisons dans les arbres, un potager dans le jardin, un espace de cinéma et de discussion ainsi qu’un espace pour les chiens avec eau et nourriture. Ils revendiquent une démocratie réelle et ce qui est le plus présent dans leurs discours, c’est le manque d’un endroit de parole, un manque d’écoute sur système politique et économique qui ne prend pas en considération leur parole[[108]](#footnote-108).

Ils parlent d’une position éthique de double séparation : d’un côté, une opposition au « monde de la marchandise » et, d’un autre, « une opposition de contre l’état des choses ». Ils pensent que, à travers un « nouveau mode de communication », ils peuvent créer la communauté qui « leur manque ». Et cette nouvelle communication « intense », peut avoir lieu à travers la création, le partage des connaissances, le partage des idéologies. Selon eux, le mot qui peut les définir, c’est « mélange », se mélanger pour apprendre l’un avec l’autre. De cette façon, les lieux qu’ils occupent sont des « espaces libres, pour respirer, pour être indépendant, vif et ouvert ». Ils parlent « d’une nouvelle forme d’existence ».

« Nouvelle forme d’existence » que Freud souligne dans *Le malaise dans la culture* (1930), ouvrage écrit dans un moment de grande souffrance et de crise économique, contexte qui marque l’Espagne dans son actualité par les crises et les mouvements séparatistes.

« Ce que nous appelons notre culture qui, pour une grande part, porte la responsabilité de notre misère ; nous serions beaucoup plus heureux si nous l’abandonnions et retournions à des conditions primitives. (…) de quelque façon qu’on puisse définir le concept de culture – il est malgré tout bien établi que tout ce par quoi nous tentons de nous protéger contre la menace émanant des sources de la souffrance ressortit justement à cette même culture. » [[109]](#footnote-109)

Dans la suite, il dira :

« On découvrit que l’homme devient névrosé parce qu’il ne peut supporter le degré de refusement que lui impose la société aux services de ses idéaux culturels, et on en conclut que la suppression ou la forte diminution de ces exigences signifiait un retour à des possibilités de bonheur. »[[110]](#footnote-110)

Est-ce que ce mouvement « nouveau nomade » ne répresente pas ce retour à des « conditions primitives » qui peuvent donner à l’homme un allègement des contraintes, ce qui pourrait le diriger vers un chemin possible du « bonheur ». En plus de ce retour à des « conditions primitives », les nomades sont constamment en mobilité. Mobilité qui, en termes de métapsychologie, représente la « normalité, le bien-être » de l’appareil psychique, comme étant la fixation de la libido en elle-même pathologique.

Et c’est en faisant un retour à « des conditions primitives » que le groupe s’organise. Sans patron signifie aussi sans leader ; une structure horizontale rassemble les membres dans toutes les décisions dans une tentative de « surmonter » l’agencement imposé par les impératifs de la vie en communauté.

Personne n’est obligé de faire une activité dont il n’a pas envie, et peut choisir ce qu’il préfère. Par exemple, certains aimaient bien parfois se balader en ville, ils étaient alors responsables de se rendre dans les laveries avec les vêtements du groupe afin de les laver (généralement, les filles se chargeaient de cette tâche). D’autres étaient plus doués pour cuisiner mais ne considéraient pas cela comme une obligation. L’étudiant en géographie, qui est était venu vendanger pour financer son master et qui n’est plus jamais revenu à l’université, était responsable de trouver du bois pour faire du feu.

La route va être le scénario de ces rencontres. Certaines personnes qui font les vendanges ponctuellement prendront la route et continueront avec ce groupe.

**5.2 Description de l’usage du lieu**

Ils se sont fixés en bas du point où passent les TGV qui lient le nord et le sud de la France. Ce groupe ne me semblait pas obéir à un impératif de partir, pourtant cela venait de l’extérieur avec le bruit assourdissant des rails qui bougeaient à chaque heure. Ils s’étaient installés en bas des rails, lorsqu’ils n’étaient pas sur la route en train de bouger, les structures du campement tremblaient à cause des trains, comme si les frontières traversaient chacun. Pour arriver de l’autre côté de la rivière, il fallait monter le pont, traverser les rails pour trouver l’autre marge, là où étaient installées les tentes des couples du groupe. Il y avait donc deux espaces, d’un côté ceux qui dormaient plus tard et qui étaient seuls, et de l’autre côté les couples.

Des simples tentes d’été commencent à se mettre au bord de la rivière. En bas du pont, le salon et la cuisine commencent à prendre corps. Peu à peu, ils récupèrent du matériel, une table est mise et un gaz butane est installé. Au centre, un cercle est monté, pour faire du feu. Des bouts de bois sur les côtés serviront des bancs. Toutes les rencontres se feront autour de ce cercle, surtout après les journées de travail, quand ils se mettent ensemble pour discuter et penser à l’organisation des tâches du campement : nourriture, lavage des vêtements, conditions de travail dans les châteaux, fêtes à organiser…

La nourriture est toujours préparée le soir en grande quantité, pour le déjeuner du lendemain dans les châteaux où ils vendangent. En majorité, les aliments sont récupérés dans les poubelles des supermarchés. Pour acheter ce qui manque, chacun donne un peu d’argent et, une fois par semaine, un membre du groupe demande la voiture, soit du campement à côté, soit des gens de la région qui travaillent avec eux pour aller faire les achats.

C’est à l’heure de la préparation du repas, en bas du pont, que les concerts ont lieu. Rapidement, tout se transforme dans une scène où tout le monde est à la fois artiste et spectateur. La musique démarre ainsi que les chants. Peu à peu, la flute rejoint le rythme, la guitare prend la place et le cajón donne la tonalité et sa marque. Le flamenco est l’une des musiques les plus fortes et tous se mettent à danser. Des Français qui se sont intégrés au groupe ont leur place aussi, ils chantent dans leur langue tandis que les musiciens accompagnent.

Ils semblent tous être rassemblés pour une cause, chacun avec sa propre histoire, mais marqués par une lutte sociale depuis plusieurs générations. En majorité fils d’ouvriers, comme Moy, 30 ans, qui est née dans un camion où ses parents vivaient en faisant les récoltes dans toute l’Europe. Ils sont marqués par une volonté d’écrire leur histoire autrement, mais sans oublier le passé qui très vivant, symbolisé par le drapeau des Républicains. Une histoire qui est remémorée dans les chants, marqués par des voix nostalgiques, enragées et, en même temps, pleines d’espoir ; des épisodes qui ne cessent pas de se répéter dans l’histoire de leur pays et qui marquent la lutte des ouvriers espagnols. Ils chantent :

« Sur la place de mon village,

dit le journalier au maître :

nos enfants naîtront

avec le poing levé".

Et cette terre, qui n'est pas la mienne,

cette terre, qui est celle du maître,

je l'arrose avec ma sueur,

je la travaille avec mes mains.

Mais dis moi, camarade,

si ces terres sont celles du maître,

pourquoi nous ne l'avons jamais vu

travaillant la charrue ?

Avec mon soc, moi j'ouvre les sillons

avec mon soc, moi seul écris

des pages sur cette terre

de misère et de sueur. »[[111]](#footnote-111)

Certains groupes peuvent se rassembler dans des lieux qui sont désertés des pratiques sociales mais qui, quand même, portent une mémoire qui n’a pas droit de cité, souligne l’anthropologue. Des lieux marqués par une sorte « d’excellence sociale » de la présence de leur père ou grand-père, terrains de grèves, de luttes sociales, « de la dignité dans le combat ». Il n’est pas anodin que ce groupe se réunisse autour de la parole. Plusieurs générations ont été condamnées au « mutisme », dans un pays marqué par des guerres civiles et des crises violentes, dans une réalité qui a peu changé. « Avec l’explosion du chômage, le souvenir de la mémoire ouvrière n’apparaît plus aujourd’hui que comme une obsolescence ou comme une absurdité. » [[112]](#footnote-112)

La musique semble être un symbole très important pour ces groupes. Une musique fortement marquée par la présence du cajón [[113]](#footnote-113), instrument de percussion qui s’est substitué aux tambours africains qui furent interdits aux esclaves emmenés vers le “Nouveau Monde”. Les premiers cajóns furent des récipients en bois destinés à la cueillette des fruits. [[114]](#footnote-114) Des lieux, des instruments et des chants qui deviennent des « toiles de fond » qui renforcent un « statut symbolique d’appartenance ».

Ils ont décidé de quitter l’Espagne et les villes pour vivre dans un système qui leur convient davantage. Peu à peu, leur campement devient un réseau de la région. Des vendangeurs italiens et français commencent à venir pour écouter leur musique, partager des moments et discuter de leur situation dans les châteaux. Ils vont ainsi s’organiser pour avoir leurs droits en tant que vendangeur. Leur musique envahit les plantations, certains propriétaires vont jusqu’à leur demander de faire des petits concerts en fin de journée.

La consommation d’alcool et de drogues ne me semble pas alarmante. Le vin est la boisson et le cannabis circule. Ce qui, pour moi, semble vraiment les différencier des errants, c’est l’usage du corps, de la parole et du symbolique. Il y a une écoute du corps, un corps qui danse, qui chante et qui travaille mais qui est aussi marqué par la fatigue des longues journées. Certains châteaux payent leurs travailleurs non pas à l’heure, mais au kilo de raisins récoltés. Ce qui amène une grande partie du campement d’à côté, les zonards, à prendre du « speed » afin d’être performant dans leur travail.

**5.3 Les « zonards »**

On parle de "speed" lorsqu'il s'agit d'amphétamines fabriquées dans les laboratoires clandestins. Les amphétamines sont des psycho-stimulants de synthèse. Leur structure chimique ressemble à celle des stimulants que le corps produit naturellement : les bioamines (adrénaline, noradrénaline, sérotonine, dopamine et hydroxytryptamine). D’après l’Infordrogue, [[115]](#footnote-115) leurs effets varient selon le mode de consommation. D'une manière générale, ils augmentent la vigilance, diminuent les sensations de douleur, de fatigue, de soif et de faim. Ils procurent une sensation d'assurance et de puissance.

Ce qu’il est important de noter dans cette consommation, c’est qu’il s’agit d’une drogue qui rend silencieux les appels du corps les plus archaïques, qui pourraient imposer une limite, un point d’arrêt, la fatigue, la douleur, la faim et la soif. Une fois que ces quatre fonctions vitales sont tues, le corps n’a plus de limite et ils peuvent écouter l’impératif de continuer sans arrêt. Ils vont se mettre dans des travaux où l’impératif de bouger vient aussi de l’extérieur ; ils parcourent les lignes des vignes sans s’arrêter, dans une obsession de faire à chaque fois davantage de kilos. La même que me semble de faire chaque fois plus de kilomètres.

**5.3.1 Musique et chiens**

Leur campement devient alors une sorte de « techno off »[[116]](#footnote-116), 24 heures sur 24. La musique techno fait trembler les arbres qui entourent le centre défriché du campement, où plusieurs camions aménagés sont garés sans trop de configuration. Les portes ouvertes laissent voir quelques jeunes avec leur corps répandus à l’intérieur. Des corps blessés protégés par le regard attentif de leurs chiens, qui ne semblaient pas appartenir au même monde : bien nourris et propres.

Anibal, 26 ans, était dans son camion avec ses trois chiens qui couraient en cercle sans arriver à sauter par la porte. Le plus petit était âgé de quelques mois, et il le serrait très fort dans ses bras jusqu’à ce qu’il pleure, il lui faisait des bisous sans arrêt. Les deux autres étaient très agités, et quand le petit arrivait à s’échapper des ses bras, Anibal, presque sans souffle, criait désespérément : « Viens ici mon bébé, viens maintenant sinon je viens te chercher, reviens mon bébé, tu es mon bébé à moi ». Vraisemblablement dans un état second, il n’arrivait pas à se lever pour le prendre, son corps était blessé et ses mains étaient coupées par les ciseaux de vendange. Olivier Douville reprend la lecture de Freud pour éclairer cette question : «  la libido peut élire des objets et ne pas concerner nécessairement le premier narcissisme »[[117]](#footnote-117) ; le psychanalyste explique que, dans certains cas, le narcissisme peut être le chien et non le corps du sujet, comme le maintien d’un lien social que serait la « dignité » de prendre soin d’une vie. Anibal semblait reproduire quelque chose d’un maternel dévorateur et menaçant, auquel les trois chiens ne savaient pas comment répondre et tournaient en rond, jusqu’à ce qu’ils soient, encore une fois, victimes des câlins. François CHOBEAUX dit à ce propos que « ces liens de parenté servent alors, comme dans le fonctionnement fusionnel des binômes que forment les maîtres et leurs chiens, à substituer un fonctionnement familial imaginaire et transposé au réel fonctionnement familial défaillant dont souffrent ces jeunes ».

Plusieurs musiques se mêlent, en provenance des enceintes de toutes parts. Le vert qui, à l’automne 2012, commence à envahir la campagne était l’unique coloriage du terrain. Ils étaient tous habillés en noir. Il n’y avait pas d’endroit en commun où ils se rassemblaient pour manger ou partager leur journée, ils semblaient plutôt être chacun dans leur camion et leurs consommations. Néanmoins, ils pouvaient venir en aide l’un à l’autre, en cas d’appel ou lorsque quelque chose de grave avait lieu.

La frontière des arbres et la courbe de la rivière bornaient deux mondes, qui se croisaient ponctuellement pour venir en aide l’un à l’autre (les zonards  en forte capacité d’autonomie matérielle, avec leurs camions et des groupes électrogènes.) Un lien minimal pouvait s’établir entre ces deux groupes qui se retrouvent sur la route. Certains sont, plus que d’autres, inscrits dans une histoire, notamment les nomades qui sont en train d’écrire l’histoire de leur génération autrement que par le « mutisme » dont leurs pères et grands-pères ont été victimes. D’autres, moins organisés, tentent, dans la route, un covoiturage capable de les amener au plus loin d’une d’inscription qui a fait défaut, d’une histoire qui a du mal à être écrite concernant une filiation qui est encore une interrogation, mais qui ne cesse pas de les questionner. À nous de rentrer dans ces terres pour tenter d’apprendre avec ces passants ce à quoi l’errance tente de répondre. Nous devons les *accompagner* dans leur invention qui, pour certains, semble être la *latcho drom.*[[118]](#footnote-118)

**VI. Conclusion**

L’élaboration de ce travail a permis d’apporter des éléments de réponse aux questionnements qui en ont impulsé la réalisation. Cependant, de nouvelles problématiques se sont présentées dans ma réflexion, qui pourront être reprises dans la suite. En m’appuyant sur le cas ici développé, j’ai pu constater qu’il existe une fonction psychique de l’errance et que, chez certains sujets psychotiques hors crise, elle représente une solution afin de ne pas affronter une « injonction » qui puisse le forcer à se référer à une fonction paternelle et donc, à construire une métaphore délirante. Est-il vrai que cette structure dont nous parlons est la psychose ? En plus de la possibilité de circulation dans des significations permises par l’errance - sans devoir inscrire le sujet dans une seule –, la route impose une distance, un écart entre le symptôme social dominant dans notre société et la frontière, qui semble assurer à ces sujets une marginalité importante.

Que ce soit chez le psychotique hors crise, chez les adolescents ou chez « les zonards », je crois que l’errance a une fonction psychique, voir « thérapeutique » (O. Douville). Une quête, une solution trouvée, que nous ne devons pas interpréter comme une « dysfonction ». Parions alors sur l’errance comme une invention du sujet qu’il nous faut écouter attentivement, sans pour autant considérer ce besoin de mobilité comme étant d’emblée pathologique, mais en étant capable d’écouter et d’entendre ce à quoi elle répond. Un nouveau lieu est expérimenté dans l’espoir de créer des nouveaux liens. Un endroit où leur parole peut être accueillie autrement que dans les espaces d’où ils viennent, qu’il s’agisse de leur maison, de leur société ou de leur pays. Sans respect de la part des travailleurs sociaux engagés dans l’errance, par la « logique de l’habitat » et par les « fonctions exploratoires dans l’errance » (O. Douville), un lien ne peut pas se créer.

L’errance a-t-elle toujours existé ? Il s’agit, à mes yeux, d’une conduite qui est à la fois  le résultat des phénomènes économiques et sociaux et d’un *vide* *politique* des nos modernités. Cependant, il est important de souligner que l’errance nait d’une combinaison des facteurs, d’une protestation du sujet qui ne se sent capable, en nul lieu, de pouvoir rencontrer autrui,[[119]](#footnote-119) un lieu qui commence à la maison et qui se prolonge dans les « non lieux de nos modernités ». Elle peut être aussi, comme nous l’avons vu avec le cas étudié dans ce travail, une solution d’une relation à l’espace qui relève d’une structure psychotique.

Ce mode de vie qui s’organise autour de la mobilité n’est pas d’emblée errance. Le nomadisme et les fugues sont des mouvements distincts et qui font un usage du lieu différent de celui des jeunes erratiques, ce qui n’empêche pas qu’un investissement des liens puisse venir investir le lieu autrement. L’errant peut devenir nomade et être un fugueur éternel. Avec le cas discuté, il me reste encore la question : quand parler de fugue, d’errance ou de nomadisme ?

**6.1 Nouveaux horizons : l’importance de l’espace dans la psychose**.

Si nous reprenons la métaphore de Freud sur les mouvements psychiques et leurs transformations.

« Lorsque tout un peuple abandonne son habitat, pour en chercher un nouveau, ce qui se produisait fréquemment aux époques primitives de l’histoire humaine, il n’atteint certainement pas dans sa totalité le nouveau pays. Abstraction faite d’autres causes de déchets, il a dû arriver fréquemment que de petits groupes ou associations d’émigrants, arrivés à un endroit, s’y fixaient, alors que le gros du peuple poursuivait son chemin. [...] Lorsqu’un peuple en a laissé en cours de route de forts détachements, les fractions plus avancées auront une tendance, lorsqu’elles seront battues ou qu’elles se seront heurtées à un ennemi trop fort, à revenir sur leurs pas pour se réfugier auprès de ces détachements. Mais ces fractions avancées auront aussi d’autant plus de chances d’être battues que les éléments restés en arrière seront plus nombreux. »[[120]](#footnote-120)

Dans l'errance du voyage, des "bouts de Moi" restent fixés à certains endroits, ce qui entraine une régression de la part des parties plus évolués lorsqu’elles seront « battues » ou « heurtées. » Est-ce que, dans la psychose, à l’échec de la construction de la métaphore, ce mouvement de l’appareil psychique ne va pas se jouer dans l’espace ? Comme si, tout au long de l’errance, le psychotique laissait des bouts de sa « certitude moïque » dans son trajet. C’est la raison pour laquelle on peut constater, comme le dit J. D LECCIA, que le sujet fait habituellement un retour sur les lieux de son histoire, avant de la perdre. Le groupe nomade n’a-t-il pas aussi cette fonction pour Caminante ? Lorsqu’il risque de se désorienter complétement dans le temps et dans l’espace, il revient alors dans le groupe, en cherchant une certaine contenance dans l’organisation de l’espace.

Ceci m’amène à la question de la prise en charge. Quel type d’endroit et à quoi devons-nous nous limiter avec ces errants, une fois que ce qui peut être cherché dans ces centres d’accueil est un lieu qui puisse leur redonner « une harmonie spatiale » (J.D LECCIA) pour qu’ils puissent retrouver leur parole et leur mobilité.

C’est la raison pour laquelle la différenciation entre névrose et psychose dans l’errance est importante. Car la question de la prise en charge de ces jeunes erratiques est encore en construction, notamment pour le CEME (centre d’entraînements aux méthodes d’éducation active). Une fois que l’errance est reconnue comme une solution, qu’elle est comprise comme une conduite qui peut soigner, qui peut empêcher le psychotique de rentrer dans la pathologie de sa structure, la prise en charge doit être envisagée autrement. Ce qui n’efface pas la nécessité d’un accompagnement car, dans toutes les errances, nous sommes confrontés à un terrain écran d’un « désordre de l’orientation des corps dans l’espace » [[121]](#footnote-121) qui entraine, dans une situation de précarité, des corps « au bout du rouleau  ».

Y a-t-il une relation entre errance motrice et errance intellectuelle ? En d’autres termes, une fois que l’errance se fait à travers le mouvement du corps, ne vient-elle pas assurer une certaine continuité de la parole du sujet, comme si le corps mettait en scène la topologie de l’espace psychique à la place de la parole ? Cette non-organisation d’un savoir autour du Nom-du-Père se joue-t-elle dans la mobilité, en permettant au sujet d’avoir une certaine continuité dans le langage ?

**6.2 L’adaptation de l’exercice de la parole**.

Certes, c’est au psychanalyste d’aller à la rencontre de ces sujets en errance (O. Douville). Ce qui nous fait penser à la nécessité d’une adaptation de l’exercice de la parole. Pourquoi ne pas envisager des unités mobiles ? Cela pourrait être une méthode intéressante, dès lors que nous savons que la mobilité est un critère de base, et que l’accompagnement peut permettre une mise un mouvement non seulement du corps, mais aussi d’une parole. Mais comment créer des unités mobiles d’accueil sans être intrusifs sur le terrain ? Pour partir dans ces recherches, l’errance concerne aussi celle du psychanalyste.

**BIBLIOGRAPHIE**

BIAGI-CHAI F., « Sinthome ou suppléance comme réponse au vide » in UFORCA (Université populaire de Jacques Lacan), 2011.

BOUILLOT P., « L’errance subjective » in *Revue Quarto* n. 80/81 2004.

CALLIGARIS C., *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors Ligne, 1991.

CHEMAMA R., et VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Éditions Larousse, 2009.

CHOBEAUX F., *Les nomades du vide* *: des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieu d’accueil.* Editions La découverte, Paris, 2011.

DEBORD G., « Introduction à une critique de la géographie urbaine *»* in *La revue des Ressources*, décembre 2011.

DELEUZE G., *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 1968.

DOUVILLE O., *De l’adolescence errante. Variations sur les non-lieux des nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008.

DOUVILLE O., « Les fonctions psychiques de l’errance » in *Psychologie clinique* n.30 2010/2 p. 80-92.

DOUVILLE O., *Clinique psychanalytique de l’exclusion*, Paris, Éditions Dunod, 2012.

DOUVILLE O., « Adolescence, errance, exclusion *»* in site internet Olivier Douville.

DOUVILLE O. *Les jeunes en errance : approche psychopathologique des conduites d’errance*, transcription de son intervention à Rouen, 2013.

DOUVILLE O., *L'adolescence errante* entretient filme donné au DERPAD, mars 2010.

DOUVILLE O., “Histoire et situations contemporaines de l’anthropologie clinique” in *Revue Cahiers de psychologie clinique*, 2013.

ELFAKIR. A., «  « L’erreur est humaine ». L’errance entre névrose et psychose » in *Cliniques méditerranéennes* 2/2005 (n°72), p.81-88.

ELFAKIR V. *Désir Nomade,* L’Harmattan, 2005.

FREUD S., *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, 2011.

FREUD S., *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, PUF, 2005.

FREUD S., « Points de vue du développement et de la régression. » Étiologie, in *Introduction à la psychanalyse*, Paris, p.b. Payot, 1978, p. 319-336).

Mettre Dora

GABORIT C. B « À propos des jeunes en errance » in *Les désarrois nouveaux du sujet,* Toulouse, ÉditionsÉrès « Point Hors Ligne », 2005.

HACKING I. *Les fous voyageurs*, Paris, Éditions Empêcheurs de penser en rond, 2002.

HELLEBOIS P., « Le transfert contre l’errance » in *Revue Quarto* n. 80/81 2004.

HILTENBRAND J.P « Du délitement du lien social » in *Les désarrois nouveaux du sujet,*  Toulouse, Éditions Érès, « Point Hors Ligne », 2005. P.337-341.

LACAN J., *Le séminaire III  Les psychoses,* Éditions du Seuil, 1981.

LACAN J., « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » in *Les écrits*, Éditions du Seuil, 1966.

LECCIA J.D., « Clinique spatiale de l’itinérance » in *Revue Rhizome* diffusée par l’ORSPERE, n°45, octobre 2012.

LIPPI S. *Espace et psychose. Métapsychologie de la spatialité à partir de la théorie psychanalytique et dans la clinique des psychoses,* thèse doctorat dirigée par A. Vanier*,* Paris, 2011*.*

MELMAN C. *L’homme sans gravité*, Éditions Folio essais, 2005

OURY J. *Création et schizophrénie*, Paris, Éditions Galilée, 1989.

SEGERS M. J., *De l’exil à l’errance*, Toulouse, Éditions Érès, 2009.

VANIER A., *Lacan*, Paris, Éditions Les belles lettres, 2006.

VILLIERS G., « L’errance psychotique » in *Revue Quarto* n. 80/81 2004.

1. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in *Revue Quarto* n.80/81 2004 p.65 [↑](#footnote-ref-1)
2. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in *Revue Quarto* fait une citation de LAURANT ., Liminaire des XXXèmes Journées de l’Ecole Freudienne, Paris, ECF, 2001, p.20 [↑](#footnote-ref-2)
3. Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004 - Sixième rapport national du dispositif TREND “Usagers nomades ou en errance urbaine et dispositifs ». [↑](#footnote-ref-3)
4. LECCIA J.D., « Clinique spatiale de l’itinérance » in *Revue Rhizome* diffusée par l’ORSPERE, n°45, octobre 2012. [↑](#footnote-ref-4)
5. DOUVILLE O. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l’errance adolescente » in Clinique psychanalytique de l’exclusion, Dunoud, Paris, 2012 p.121 [↑](#footnote-ref-5)
6. DOUVILLE O. « Les fonctions psychiques de l’errance » in Psychologie clinique n. 30 2010/2 p.82 [↑](#footnote-ref-6)
7. Celle du sujet psychotique qui n’affronte jamais de crise. [↑](#footnote-ref-7)
8. CALLIGARIS C., *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors Ligne, 1991.

   p.16 [↑](#footnote-ref-8)
9. HACKING I. *Les fous voyageurs*, Paris, Éditions Empêcheurs de penser en rond, 2002.

   p.46 [↑](#footnote-ref-9)
10. Ibid. 52 [↑](#footnote-ref-10)
11. Ibid. [↑](#footnote-ref-11)
12. DSM-IV p. 567 de l’édition française. [↑](#footnote-ref-12)
13. CHOBEAUX F. *Les nomades du vide* *: des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieu d’accueil.* Editions La découverte, Paris, 2011. [↑](#footnote-ref-13)
14. DOUVILLE O. “L'adolescence errante” entretien filmé donné au DERPAD, mars 2010. [↑](#footnote-ref-14)
15. Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004 - Sixième rapport national du dispositif TREND “Usagers nomades ou en errance urbaine et dispositifs spécialisés de première ligne ou soin”. [↑](#footnote-ref-15)
16. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in *Revue Quarto* n.80/81 2004 p.65 [↑](#footnote-ref-16)
17. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in *Revue Quarto* fait une citation de LAURANT ., Liminaire des XXXèmes Journées de l’École Freudienne, Paris, ECF, 2001, p.20 [↑](#footnote-ref-17)
18. DOUVILLE O. “Les fonctions psychiques de l’errance” in psychologie clinique n.30 2010/2 p. 80-92. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ibid. [↑](#footnote-ref-19)
20. DOUVILLE O. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l’errance adolescente » in *Clinique psychanalytique de l’exclusion*, Dunod, Paris, 2012 p.120 [↑](#footnote-ref-20)
21. DOUVILLE O. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l’errance adolescente » in *Clinique psychanalytique de l’exclusion*, Dunod, Paris, 2012 p.121 [↑](#footnote-ref-21)
22. LECCIA J. P « Clinique spatiale de l’itinérance. » In *revue Rhizome*, l’ORSPERE, le n°45, octobre 2012. [↑](#footnote-ref-22)
23. # Intervention DOUVILLE O. à Rouen « Approche psychopathologique des conduites d’errance » 2013.

    [↑](#footnote-ref-23)
24. Ibid. [↑](#footnote-ref-24)
25. Ibid. [↑](#footnote-ref-25)
26. DEBORD G. *Introduction à une critique de la géographie urbaine* in La revue des Ressources, décembre 2011. Version originale publié dans Les lèvres nues n°6, Bruxelles, 1955. [↑](#footnote-ref-26)
27. Expression d’Olivier Douville in *Clinique psychanalytique de l’exclusion.* Dunod, Paris, 2012. [↑](#footnote-ref-27)
28. DOUVILLE O. Adolescence, errance, exclusion. 2011 [↑](#footnote-ref-28)
29. DOUVILLE O. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l’errance adolescente ?» in *Clinique psychanalytique de l’exclusion,* Dunoud, Paris, 2012 [↑](#footnote-ref-29)
30. Jean Dominique Leccia “Clinique spatiale de l’itinérance. ”“In le n°45, octobre 2012, de la revue Rhizome diffusée par l’ORSPERE [↑](#footnote-ref-30)
31. O. Douville « Clinique psychanalytique de l’exclusion » p 7 [↑](#footnote-ref-31)
32. Ibid pg 111 [↑](#footnote-ref-32)
33. SEGERS M. J *De l’exil à l’errance.* Toulouse, Éditions érés, 2009. p. 91 [↑](#footnote-ref-33)
34. DOUVILLE O. “Adolescence, errance, exclusion” [↑](#footnote-ref-34)
35. Expression d’Olivier Douville. [↑](#footnote-ref-35)
36. FREUD S. « Points de vue du développement et de la régression. » Étiologie, in *Introduction à la psychanalyse,* Paris, Payot, 1978, p. 319-336 [↑](#footnote-ref-36)
37. DOUVILLE O. « Les fonctions psychiques de l’errance » in Psychologie clinique n. 30 2010/2 p.81 [↑](#footnote-ref-37)
38. DOUVILLE O. « Les fonctions psychiques de l’errance » in *Psychologie clinique* n. 30 2010/2 p.82 [↑](#footnote-ref-38)
39. DOUVILLE O., *De l’adolescence errante. Variations sur les non-lieux des nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008. [↑](#footnote-ref-39)
40. Ibid. p.10 [↑](#footnote-ref-40)
41. Ibid. [↑](#footnote-ref-41)
42. GABORIT C. B « À propos des jeunes en errance » in *Les désarrois nouveaux du sujet,* Toulouse***,*** ERES « Point Hors Ligne », 2005 p.144 [↑](#footnote-ref-42)
43. Ibid. [↑](#footnote-ref-43)
44. DOUVILLE O. « Les fonctions psychiques de l’errance » in *Psychologie clinique* n. 30 2010/2 p.82 [↑](#footnote-ref-44)
45. Ibid. [↑](#footnote-ref-45)
46. Ibid. [↑](#footnote-ref-46)
47. Ibid. p.81 [↑](#footnote-ref-47)
48. DOUVILLE O. « Les fonctions psychiques de l’errance » in *Psychologie clinique* n. 30 2010/2 p.84 [↑](#footnote-ref-48)
49. Terme proposé par Contardo Calligaris à propos de la rencontre avec un patient psychotique hors –crise, «  il est peu probable que l’analyste fasse plus que l’accompagner sur cette route qui appartient à son errance » in *Pour une clinique différentielle des Psychoses*» p. 28 [↑](#footnote-ref-49)
50. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in *Revue Quarto* n.80/81 2004 p.64 [↑](#footnote-ref-50)
51. Dans intervention à Rouen “Les jeunes en errance: approche psychopathologique des conduites d’errance », O. Douville parle de son travaille à l’hôpital Croix-Saint-Simon (dans le dans le vingtième arrondissement de Paris), où il s'intéressait beaucoup à la fugue des enfants, très nombreuses dans ce service. [↑](#footnote-ref-51)
52. Concept développé par Winnicott (1887-1971) (good enough mother) se définit par trois actes nécessaires: le holding, le handling et l'object presenting.  
    Le holding, ou portage, désigne la façon de porter l'enfant sécurisante.   
    Le handling est la manipulation de l'enfant, la façon d'agir sur lui dans le cadre du soin (nourrissage, toilette, soin du cordon). Le soin est aussi accompagné de la parole qui établit un lien affectif. C'est par le handling que l'enfant peut dissocier son corps de l'environnement.  
    L'object presenting est la présentation de l'objet. Elle aide à découvrir le monde par petit bouts, de façon prémachée, avec des informations sur l'environnement. [↑](#footnote-ref-52)
53. O. Douville “Les fonctions psychiques de l’errance” in psychologie clinique n.30 2010/2 pg 87 [↑](#footnote-ref-53)
54. HILTENBRAND J.P « Du délitement du lien social » in Les désarrois nouveaux du sujet » Toulouse, ERES « Point Hors Ligne », 2005. P.337-341

    [↑](#footnote-ref-54)
55. CALLIGARIS C. *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Éditions Éres, 1991 p.10 [↑](#footnote-ref-55)
56. Cette différenciation est faite dans ce travail, voir pg ( ). [↑](#footnote-ref-56)
57. F. Chobeaux « Les nomades du vide » pg 58 [↑](#footnote-ref-57)
58. Cas exposé par le médecin Tissier et repris par Hacking dans son ouvrage « *Les fous voyageurs »*, voir la pag. [↑](#footnote-ref-58)
59. Information du Trend sur l’usage de l’espace par la populations « nomade » Bordeaux : « Depuis 2002, l'espace urbain a été la scène de nombreuses modifications. Nous avons pu constater que de nombreux jeunes issus de l'espace urbain, plutôt marginalisés, se retrouvaient plus fréquemment que l'année dernière au sein de l'espace festif. Ainsi, alors que les populations de ces deux espaces apparaissaient clairement distinctes jusqu'à présent, une porosité plus importante existe aujourd'hui entre l'espace urbain et l'espace festif [...] » [↑](#footnote-ref-59)
60. Ibid pg 35 [↑](#footnote-ref-60)
61. Ibid. p. 35 Citation du Conseil de technique des clubs et équipes de prévention spécialisée, Les phénomènes d’errance chez les jeunes de quinze à vingt-cinq ans, dactylographié, ministère des affaires sociales, Paris, 1955 p. 9 [↑](#footnote-ref-61)
62. Hans Prinzhorn (1886-1933) Psychiatre allemand et historien de l’art allemand. Parmi ces œuvres, il a écrit « *La fabrique du pré*». Il est connu pour avoir étudié et constitué une importante collection d’art de ces patients. [↑](#footnote-ref-62)
63. OURY J. *Création et schizophrénie*, Paris, Galilé1989 p. 16 [↑](#footnote-ref-63)
64. Il va isoler cinq principales pulsions : la décoration, la pulsion d’ordonnancement, la pulsion de l’imitation, la pulsion qui met en forme (que permet la manifestation), la pulsion de la symbolisation et la pulsion du jeu (le jeu dans le sens de Winnicott : mettre en place un certain vide pour que le « ça » puisse « jouer »). [↑](#footnote-ref-64)
65. J. Oury «  Création et schizophrénie » p. 18 [↑](#footnote-ref-65)
66. Ibid. [↑](#footnote-ref-66)
67. Ibid. p. 19 [↑](#footnote-ref-67)
68. Ibid. 20 [↑](#footnote-ref-68)
69. Les articles travailles sur cette thématique ont dans la majorité des citations du travaille de C. Calligaris. [↑](#footnote-ref-69)
70. L’exposé de l’auteur dans ses sept séminaires est résultat d’un travail qui était en train de se formuler dans différents contextes, notamment au séminaire à Paris dans L’école de la cause freudienne 1984-1985, dans les séminaires à Buenos Aires, dans le musée Raul Sciarretta 1986 et à Sao Paulo dans le Musée de la maison brésilienne 1987. Cet ouvrage réunit et expose l’ensemble des pensées de Calligaris pour proposer une clinique différentielle des psychoses. Ces séminaires ont été donnés dans le cadre d’un cours d’accueil et d’une extension organisée par la clinique de l’UFRGS 1991. [↑](#footnote-ref-70)
71. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991*.* [↑](#footnote-ref-71)
72. Ibid. p.17 [↑](#footnote-ref-72)
73. VANIR A. *Lacan,* Paris,les Belles Lettres, 2006 [↑](#footnote-ref-73)
74. ibid. [↑](#footnote-ref-74)
75. Ibid. [↑](#footnote-ref-75)
76. Ibid. [↑](#footnote-ref-76)
77. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991*. P. 64* [↑](#footnote-ref-77)
78. Ibid. [↑](#footnote-ref-78)
79. Ibid. p.18 [↑](#footnote-ref-79)
80. Ibid. p.19 [↑](#footnote-ref-80)
81. Citation à propos du signifiant dans le *Dictionnaire de Psychanalyse* R.Chemama et V. Randermersch [↑](#footnote-ref-81)
82. CALLIGARIS C., *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors Ligne, 1991.

    p. 19 [↑](#footnote-ref-82)
83. Ibid. p.20 [↑](#footnote-ref-83)
84. Ibid. p.22 [↑](#footnote-ref-84)
85. Ibid. [↑](#footnote-ref-85)
86. A. ELFAKIR « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose » in *Cliniques méditerranéennes* n. 72, 2005/2 p.81-88 [↑](#footnote-ref-86)
87. Ibid. p. 83 [↑](#footnote-ref-87)
88. Ibid. p.84 [↑](#footnote-ref-88)
89. BOUILLOT P. « L’errance subjective » in Revue Quarto : Les marchés des symptômes », 80/81 p.65 [↑](#footnote-ref-89)
90. Ibid. 65 [↑](#footnote-ref-90)
91. Ibid. [↑](#footnote-ref-91)
92. DELEUZE G. *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, P.9 [↑](#footnote-ref-92)
93. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p.15 [↑](#footnote-ref-93)
94. DOUVILLE O. “L'adolescence errante” entretient filme donné au DERPAD, mars 2010 [↑](#footnote-ref-94)
95. A. ELFAKIR « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose »in *Cliniques méditerranéennes* n. 72, 2005/2 p.86 [↑](#footnote-ref-95)
96. ibid. [↑](#footnote-ref-96)
97. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p. 54 [↑](#footnote-ref-97)
98. VANIER A. *Lacan,* Paris,les Belles Lettres, 2006 [↑](#footnote-ref-98)
99. Auteur du livre « On the Road » qui raconte de manière autobiographique les aventures de l’auteur et d’un compagnon de route. *Sur la route* fut l'un des romans fondateurs de ce que Kerouac nomma lui-même la « [*Beat Generation*](http://fr.wikipedia.org/wiki/Beat_generation) ».

    [↑](#footnote-ref-99)
100. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p. 43 [↑](#footnote-ref-100)
101. Ibid. 44 [↑](#footnote-ref-101)
102. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p.24 [↑](#footnote-ref-102)
103. Ibid. [↑](#footnote-ref-103)
104. Notes du séminaire « Névrose, psychose et perversion », 20/02/13, d’Alain Vanier à l’université Paris VII où il est maître de conférences. [↑](#footnote-ref-104)
105. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p.34 [↑](#footnote-ref-105)
106. C. CALLIGARIS *Pour une clinique différentielle des psychoses,* Paris, Point hors ligne, 1991 p 27 [↑](#footnote-ref-106)
107. Mouvement qui se caractérise par le fait d’être assembléiste et non violent, né sur la Puerta del Sol, en Espagne, le 15 mai 2011. Ce mouvement a pris place dans toute l’Espagne avec des campements et marchés dans les capitales. [↑](#footnote-ref-107)
108. * Leurs revendications principales sont:
     * entamer une prise de conscience sur la nature oligarchique des systèmes politiques ;
     * réformer le système économique et financier ;
     * lutter contre l'austérité ;
     * lutter contre la corruption ;
     * réformer les systèmes politiques ;
     * faire une révolution citoyenne ;
     * donner une place médiatique aux citoyens ;
     * exiger et créer de véritables démocraties.

     [↑](#footnote-ref-108)
109. FREUD S. *Le Malaise dans la culture,* Paris, Quadrige/Puf, 1995 p. 29 [↑](#footnote-ref-109)
110. Ibid. P. 30 [↑](#footnote-ref-110)
111. ### Original en espagnol: En la plaza de mi pueblo dijo el jornalero al amo: "nuestros hijos nacerán con el puño levantado". Y esta tierra, que no es mía, esta tierra, que es del amo,

     la riego con mi sudor la trabajo con mis manos. Pero dime, compañero, si estas tierras son del amo, ¿por qué nunca le hemos visto trabajando en el arado? Con mi arado abro los surcos

     con mi arado escribo yo paginas sobre la tierrade miseria y de sudor. [↑](#footnote-ref-111)
112. DOUVILLE O. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l’errance adolescente ?» in *Clinique psychanalytique de l’exclusion,* Dunod, Paris, 2012 p. 122 [↑](#footnote-ref-112)
113. Il est aussi un instrument de base du chant flamenco, un art créé par le peuple gitan et andalou, sur la base d'un folklore populaire issu des diverses cultures qui s'épanouissent au long des siècles en Espagne [↑](#footnote-ref-113)
114. “À cuba, où l’on en trouve également, la légende populaire dit que l’on jouait des caisses de poisson comme percussion”. In *El cajón de Grégorio* Histoire du cajón. [↑](#footnote-ref-114)
115. Association qui offre de l'information, de l'aide, des conseils à tout un chacun confronté à la problématique des drogues. Elle a été créée en 1971 sur l'initiative de responsables de différentes institutions des secteurs médical et psycho-social (Infor-Jeunes, Centre Antipoisons, Ligue des Familles, Ligue nationale belge, Hygiène mentale et le Service de Psychologie médicale du Centre de Santé de l'ULB).Ces derniers entendaient proposer une alternative aux traitements médical   
       [↑](#footnote-ref-115)
116. Des fêtes que les zonards organisent « des les années 2000, et génèrent des déplacements individuels et des petits groupes qui partent pour des voyages internationaux à l’issue souvent aléatoire, nouvelle errance cependant plus dynamique et plus construite que celle du vide du début des années 1990. » CHOBEAUX F. *Les nomades du vide* Édition La découverte, Paris,2004, 2011 p.12 [↑](#footnote-ref-116)
117. DOUVILLE O. *Clinique psychanalytique de l’exclusion,* Paris, Dunod 2012. P.128 [↑](#footnote-ref-117)
118. *Latcho Drom* est une expression [romanie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Romani) signifiant « bonne route ». [↑](#footnote-ref-118)
119. DOUVILLE O. “L'adolescence errante” entretient filme donné au DERPAD, mars 2010 [↑](#footnote-ref-119)
120. FREUD S. « Points de vue du développement et de la régression. » Étiologie, in Introduction à la psychanalyse, Paris, p.b. Payot, 1978, p. 319-336) [↑](#footnote-ref-120)
121. DOUVILLE O., *De l’adolescence errante. Variations sur les non-lieux des nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008. [↑](#footnote-ref-121)